

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA DÉFENSE NATIONALE

Aux applaudissements unanimes de la Chambre, le Ministre de la guerre a fait l'exposé complet des efforts accomplis pour obtenir la meilleure organisation de nos forces. « Cette maîtrise, ce sang-froid, cette certitude réfléchie et raisonnée de la victoire, a dit M. Millerand, dont, depuis dix mois, toutes nos armées, du soldat dans les tranchées au général en chef, donnent l'impressionnant spectacle, la France de l'intérieur se les est appropriés. »

Dans la discussion générale de la proposition Dalbiez « tendant à assurer la juste répartition et une meilleure utilisation des hommes mobilisés et mobilisables », M. Millerand a pris jeudi la parole, après MM. Jules Nadi, Poirier de Narçay, Dura-four, Bérard, Boissneuf et Henri Paté, rapporteur. Le discours du ministre de la guerre a recueilli l'approbation unanime de la Chambre; des applaudissements répétés ont notamment salué son éloquent appel à l'union de tous les Français et l'affirmation nouvelle de la certitude en la victoire finale.

M. Millerand a posé tout d'abord ce principe qu'il ne peut y avoir de divergences sur le programme formulé par la proposition Dalbiez. Toute la question est de savoir si les mesures recommandées sont de nature à atteindre un but vers lequel tout le monde tend.

Or, depuis qu'il a pris la direction du ministère de la guerre, de multiples mesures ont été ordonnées et exécutées pour faire rentrer dans les rangs de l'armée toutes les ressources en hommes valides. La situation de tous les exemptés et réformés a été révisée, et à plusieurs reprises. Les hommes classés dans le service auxiliaire ont été soumis à un nouvel examen devant une commission spéciale de réforme. Il a été prescrit d'envoyer au front tous les hommes de troupe, sous-officiers, officiers qui, se trouvant dans les dépôts, ont été reconnus aptes. Les administrations publiques ont été invitées à mettre à la disposition de l'armée tous les éléments possibles sans nuire au fonctionnement des services.

Pour avoir des munitions

Le ministre en arrive alors à la catégorie qui a provoqué le plus de critiques : celle du personnel qui est en sursis pour travailler dans les usines employées dans l'intérêt de la défense nationale.

Il n'y avait pas trois semaines que j'étais au ministère de la guerre que surgissait devant moi, avec une intensité aiguë, la nécessité immédiate, impérieuse, de mobiliser toute l'industrie et d'employer tout ce que nous pouvions avoir d'industriels disponibles, quelles qu'eussent été jusque-là leurs occupations, en les invitant à se joindre aux établissements de l'Etat pour fabriquer, à force, des munitions d'abord, du matériel ensuite.

Dans les trois jours, je convoquai tous les

chefs d'usines signalés comme capables de rendre des services. Je formai cinq groupes ayant chacun à leur tête un industriel ou un grand établissement et je chargeai chacun de faire dans le plus bref délai le plus grand nombre de munitions.

Dès la première réunion, une double question se pose : je suis en face d'usines qui sont pour la plupart sans matériel et toutes, je puis le dire, sans personnel. Il faut de toute urgence les doter de matériel et surtout leur trouver le personnel.

Je me heurte tout de suite à cette première difficulté, c'est que beaucoup des industriels connaissent le nom d'un grand nombre de leurs ouvriers qui les ont quittés, mais il leur est extrêmement difficile de nous aider à les retrouver. Pourquoi ? Parce que, pour la plupart, ils ignorent le renseignement indispensable à leur recherche dans l'armée, leur bureau de recrutement. N'importe, on nous donne le renseignement qu'on peut nous fournir et nous nous mettons en quête pour trouver ce premier personnel. Mais cela ne suffit pas. Les listes nominatives qu'on nous donne ainsi sont extrêmement réduites ; il faut trouver le personnel nécessaire par tous les moyens.

Voici ce que je fais. Je donne aux industriels qui vont travailler pour nous des lettres qui vont leur permettre d'aller dans les dépôts et de dire aux commandants de ces dépôts : « J'ai besoin de tourneurs, j'ai besoin d'ajusteurs, en avez-vous dans vos dépôts ? Donnez-les moi. » Ils ont le droit de se présenter et de prendre les ouvriers nécessaires.

Croyez-vous que je n'ai pas pensé que des abus allaient être commis, qu'à l'abri de ces facilités, on pourrait faire rentrer dans les usines des ouvriers qui ne seraient pas des ouvriers ? Si, je l'ai vu. Et pourquoi ai-je passé outre ? Je vais vous le dire. C'est parce qu'en tout temps, mais en temps de guerre surtout, il faut subordonner le secondaire au principal et que le principal, l'essentiel, ce jour-là, c'était d'avoir des hommes dans des ateliers vides, c'était de trouver un personnel capable de les mettre en marche.

Car, nous le savions et l'expérience a singulièrement vérifié cette vue, ce qui était difficile, ce qui allait nous causer à plusieurs reprises des déceptions cruelles, c'était le temps nécessaire pour la mise en marche des industries.

Ah ! le jour où les ateliers ont travaillé, bien ou mal, avec un matériel médiocre, avec des ouvriers parmi lesquels il y avait, en effet, des notaires, des chefs d'orchestre, des gens qui n'étaient nullement ouvriers, le lendemain de

ce jour, quand les usines se sont mises en marche, quand le personnel a travaillé, quand les tours ont tourné, nous étions sauvés, messieurs, nous étions sûrs d'avoir les munitions dont nous avions besoin. (Applaudissements répétés.)

La répression des abus

Lorsque la production a été ainsi lancée, le ministre s'est aussitôt appliqué à corriger les abus qui pouvaient s'être produits. Il a prescrit une revision sévère de la situation de tous ces militaires, en vue de revenir sur les dispositions un peu hâtives qu'il avait fallu prendre au début sous la pression des nécessités de l'organisation rapide d'une fabrication intensive. Les règles suivantes furent fixées :

Garder les spécialistes ;

Renvoyer au front les ouvriers n'exerçant aucune profession ayant un rapport avec les travaux dont ils sont chargés et qui ne rendent par conséquent aucun service ;

Remplacer progressivement, de façon à ne pas diminuer le rendement des usines, les ouvriers qui, bien que non spécialistes, ont acquis une certaine habileté depuis leur entrée dans les usines et rendent actuellement des services ; mais les remplaçants devront avoir fait l'apprentissage nécessaire avant que les anciens ouvriers soient renvoyés.

Cette dernière opération sera longue ; elle devra être poursuivie sans relâche « de manière à ne plus laisser, autant que possible, parmi les ouvriers non spécialistes, aucun homme, appartenant à la réserve de l'armée active ou aux jeunes classes de l'armée territoriale, apte à faire campagne ».

650,000 hommes rendus au service armé

Les résultats obtenus par l'exécution des ordres ministériels, les voici :

Pour les réformés et exemptés, nous avons fait rentrer 241,585 hommes. Pour les hommes du service auxiliaire, nous en avons fait rentrer dans le service armé 282,710. Ajoutez-y 40,000 hommes venant du remplacement des hommes du service armé dans les emplois sédentaires et 86,340 hommes prélevés dans les administrations publiques, grâce au concours, dont je les remercie, de mes collègues. Nous arrivons ainsi au chiffre de 650,535 hommes. (Applaudissements.)

Voilà ce que j'ai fait.

Qu'ajoute à ce qui a été fait la proposition de loi ? Pas une catégorie qu'elle vise qui n'ait été visée et touchée par les mesures dont je viens de vous faire l'énumération.

Les conséquences de la proposition

Prenons d'abord les règles que pose la proposition de loi ; tous les hommes de l'article 42, c'est-à-dire tous les personnels des administrations publiques, classés dans les non-affectations ou les non-disponibilités, tous les hommes en sursis d'appel seront incorporés.

Je ne veux prendre que quelques exemples qui vous permettront — d'une manière juste et exacte — de vous rendre compte de la portée de cette règle.

Dans les mines.

Voici les mines. La commission supérieure des mines a été consultée, comme toutes les administrations intéressées, sur l'application de la règle qui devrait s'appliquer, et voici quel est son avis :

« Il faut considérer comme pratiquement impossible, dans les circonstances actuelles, de remplacer dans les houillères françaises les ouvriers actuellement en sursis d'appel qui peuvent être repris par la mobilisation ; si celle-ci reprenait tous les hommes en sursis d'appel, même exception faite des spécialités irremplaçables, la commission militaire des mines estime qu'il en résulterait pour la production des houillères une diminution qui ne serait probablement pas inférieure à la moitié de la production actuelle. » Et sans entrer dans des chiffres, qu'il ne convient pas de donner en séance publique, je n'ai pas besoin d'indiquer, tout le monde le sait, que la production actuelle est, par suite des événements que vous connaissez, déjà notablement réduite.

Dans les chemins de fer.

Mon collègue et ami M. le ministre des travaux publics, dans une lettre où, comme vous vous en doutez bien, il montre l'esprit le plus large et la plus grande bonne volonté pour répondre aux intentions de la commission et pour rendre à l'armée le plus grand nombre possible d'hommes qui, soit dans les services de la navigation, soit dans les services de chemins de fer, soit dans les mines, sont encore en sursis d'appel, s'exprime ainsi sur les mines — il me permettra cette citation :

« Le nombre des sursis accordés pour les mines oscille aux environs de 30.000. Il est matériellement impossible de songer à en diminuer le nombre sans compromettre gravement les intérêts de la défense nationale. »

Je prends en ce moment la règle que pose la proposition de loi. Appliquons-la, si vous voulez bien, aux chemins de fer de l'Etat. Qu'est-ce qu'elle va donner ? Si la proposition était adoptée, c'est-à-dire si le bénéfice de l'article 42 de la loi du 21 mars 1905 était enlevé aux chemins de fer, le réseau d'Etat devrait rendre à l'administration de la guerre 32.599 agents. Sur un effectif permanent actuel de 51.094, il en resterait seulement 18.495. Par qui les remplacerait-on ? Dans un instant, quand je prendrai les corrections apportées par la proposition elle-même à la règle, nous verrons que, dans l'article 2, la proposition suggère de remplacer les hommes qu'on va ainsi rendre à l'armée, notamment par des femmes, par des retraités, par d'anciens employés. Les chemins de fer de l'Etat ont voulu puiser dans leur ancien personnel ; savez-vous combien ils en ont trouvé ? J'ai parlé d'un effectif permanent de 51.000 hommes. Ils ont trouvé dans leur ancien personnel de retraités, susceptibles d'être employés, 291 agents.

Dans les administrations publiques.

En dehors de ces catégories, que je pourrais appeler les catégories économiques, ouvriers des mines, employés et ouvriers des chemins de fer, voici les fonctionnaires des administrations publiques.

L'ensemble des hommes de l'article 42 se monte au chiffre de 525.296 hommes ; sur cet effectif, 86.340 hommes m'ont déjà été rendus par mes collègues à l'heure actuelle ; il en reste donc 438.956. Comme pour le second paragraphe que la commission a ajouté à l'article 1^{er} de la proposition, il est décidé que les hommes du service auxiliaire et les R. A. T. seront dispensés de cette incorporation, il faut déduire — je n'ai pas le chiffre exact — il faut déduire de ce chiffre de 438.956 hommes peut-être 100.000 à 130.000 hommes. Il reste donc de 300.000 à 350.000 hommes appartenant aux administrations publiques, formant leur personnel sur lequel en principe devrait venir peser la règle posée par la commission. Eh bien, lorsque

j'ai demandé par exemple — car je l'ai demandé, c'était mon devoir — à mon collègue M. le ministre des postes, quel était son avis, il m'a répondu :

« L'application de la proposition entraînerait le départ de 43.000 agents. » Enlevons les auxiliaires, les R. A. T., mettons 30.000 : c'est 30.000 hommes, sur lesquels d'ailleurs, d'accord avec M. le ministre des postes, je cherche en ce moment à prélever un petit contingent de 4.000 ou 5.000 hommes ; c'est 25.000 hommes qui restent. Mais M. le ministre des postes vous déclare — et permettez à un ancien ministre des postes de dire qu'il comprend parfaitement une telle réponse, ayant passé à deux reprises par cette administration — que lui prendre ces 25.000 hommes, c'est arrêter net le service des postes.

Vous me dites : « Nous n'y pensons pas. » Soit, mais alors quand je viendrai aux corrections que vous apportez à la proposition, nous verrons ce qu'il en reste ; pour le moment, je vous indique que, pour les postes, il est à peu près impossible d'y toucher. Je ne vous lis pas, messieurs, bien quelle soit particulièrement intéressante, la lettre que m'a adressée mon honorable collègue M. Ribot, ministre des finances, où il déclare qu'on ne lui a pas rendu assez d'hommes, que je n'ai pas donné, malgré ses instances, assez de sursis d'appel, et que si on lui reprenait, soit des fonctionnaires, soit des hommes placés en sursis d'appel, il ne peut pas répondre du fonctionnement de ses services.

Les spécialités.

Voilà pour les administrations publiques.

Et alors, que reste-t-il à examiner pour avoir fait le tour de tous ceux auxquels doit s'appliquer en principe la proposition ? Il reste 100.000 à 150.000 hommes.

Il reste les 100 à 150.000 hommes qu'à mon corps défendant, comme ministre de la guerre, j'ai dû mettre en sursis d'appel sur les demandes instantes des préfets, des municipalités, des grandes sociétés agricoles, parce que les besoins économiques l'exigent impérieusement. Ceux-là, par qui les remplacerez-vous ? Par qui remplacerez-vous le boulanger, l'ouvrier minotier ? Quand, au début de la mobilisation, le ministère de la guerre, malgré ses résistances, a été amené à donner des sursis d'appel à un assez grand nombre de boulangers, il avait stipulé expressément : il est bien entendu que nous ne donnons ces sursis que pour permettre, à ceux qui vont en bénéficier, de former leurs remplaçants et qu'ils rentreront bientôt dans le rang. Puis, quand on a voulu les faire rentrer, on a vu se dresser devant soi — et comment aurions-nous résisté ? — préfets, administrations municipales, chambres de commerce nous disant : C'est une nécessité économique impérieuse que de nous laisser les hommes que vous avez mis en sursis d'appel et que vous avez mis en trop petit nombre en sursis d'appel.

Ainsi, voilà le système : 30.000 mineurs, 25.000 postiers, 300.000 hommes sont employés des administrations publiques ; il n'est pas possible d'y toucher ; il n'est pas possible de toucher aux 100.000 ou 150.000 hommes en sursis sans compromettre le fonctionnement de la vie économique du pays. Et la proposition dit : « Vous n'aurez qu'à faire intervenir celui qui les emploie, le chef responsable ; il leur donnera une fiche et ils resteront. »

L'honorable M. Durafor, dans le discours si remarquable qu'il a prononcé tout à l'heure, a indiqué un autre système qu'il préfère à celui de la commission de l'armée : ce n'est plus l'arbitrage d'un officier ou d'un chef, c'est une commission qu'il veut faire fonctionner.

Je me permets de faire une simple remarque. D'abord, voilà des milliers, je me trompe, des centaines de milliers d'hommes qui pouvaient, qui devaient se croire visés par votre proposition et dans votre souci louable de ne pas toucher d'une main imprudente à la vie écono-

mique, c'est-à-dire à la défense nationale elle-même, vous dites : Soyez tranquille, on n'y touchera pas. Mais alors, il me sera permis de vous demander : pourquoi votre proposition ? Quelles désillusions n'allez-vous pas créer, quelles déceptions ne préparerez-vous pas, si, après avoir dit : « Tous ceux qui sont classés dans la non-affectation ou dans la non-disponibilité, tous ceux qui sont en sursis d'appel, tous ceux, appartenant à des classes mobilières, qui travaillent dans des usines, rejoindront le front », vous ajoutez : « Toutefois, comme la présence de l'immense majorité de ces hommes est indispensable à la vie économique et à la défense nationale, rassurez-vous on va changer de papier : ils avaient un sursis d'appel, ils auront une fiche et tout sera dit. » (Applaudissements.)

Même si la proposition ne devait avoir d'autre effet, peut-être la Chambre serait-elle sage de réfléchir à deux fois avant, je le répète, d'éveiller de telles promesses suivies fatalement de telles désillusions.

Que faut-il faire ?

Il faut donc prendre garde aux conséquences de la proposition.

Je n'ai pas de doute sur vos intentions, mais je me permets de vous dire que le moyen qui consiste aujourd'hui, pour améliorer le personnel, à le soumettre à une révision, est un moyen qui risque de ralentir ou de compromettre la production. Je vous ai dit mes craintes. La Chambre les appréciera.

Ce que je propose, le voici : c'est de continuer le contrôle qu'avec votre concours, avec la collaboration de certains d'entre vous, j'ai déjà commencé à exercer et qui, permettez-moi de le dire, a déjà obtenu, malgré des abus certains, que je ne songe pas à nier, des résultats aussi également certains.

Vous réfléchirez, messieurs, vous vous demanderez si, entre le risque de laisser, en effet, je le reconnais loyalement, un certain nombre d'abus subsister et celui, en voulant les faire disparaître, d'aller au-devant du danger que je signale, nous avons le droit d'hésiter. Moi, je ne le crois pas et je vais vous dire pourquoi.

Il y a quelques jours, dans un discours qui a eu un profond et légitime retentissement, M. Lloyd George, indiquant quelle était la nature de la guerre actuelle, quels devoirs particuliers elle nous imposait à nous alliés, rendait à deux reprises un hommage qu'il me sera bien permis de recueillir au passage pour en faire honneur aux établissements de l'Etat et à l'industrie privée qui a travaillé avec eux, à l'organisation française de la production de munitions et de matériel. (Applaudissements.)

Mais ce que nous avons fait, qui mieux que moi sait que cela ne suffit pas ? Qui mieux que moi, sait que, chaque jour, il faut faire davantage ? Il faut intensifier cette production et nous n'avons le droit de nous arrêter jamais, parce que nous n'aurons jamais trop, jamais assez. (Nouveaux applaudissements.)

Pour la victoire finale.

M. Millerand invite de nouveau la Chambre à se garder de toute mesure imprudente, à travailler avec lui à trouver la solution la meilleure. Et il termine en ces termes longuement applaudis :

Messieurs, permettez-moi une simple réflexion. Je me suis abstenu, par un sentiment que vous comprendrez, de citer aucun des articles que la presse allemande, nous guettant toujours, a consacrés à maintes reprises à cette question des embusqués. Pourquoi donc s'en occupe-t-elle ? Pourquoi recueille-t-elle avec un soin jaloux ce qu'on en dit ici ? Pourquoi donc est-elle à l'affût de tous les incidents de notre vie publique ?

Ah ! messieurs, parce que nos ennemis sont toujours, heureusement, dans le même état d'esprit qu'à l'heure où ils ont déclenché la guerre. Ils ont cru alors qu'ils allaient se trou-

ver en face d'une France irrémédiablement déchirée, doutant de soi, s'avouant d'avance vaincue. Ils ont vu à quel point ils se trompaient, ils persistent dans leur erreur.

Ils se sont forgé un type auquel ils ne consentent pas à renoncer. Pour eux, le Français est un être léger, versatile, impatient de toute discipline, incapable d'un effort prolongé ; et s'ils recueillent avec tant de soin tous les indices propres selon eux à maintenir et à propager cette légende, c'est dans l'espoir de cacher le plus longtemps possible, à leur opinion publique, la vérité qui éclate maintenant évidente, lumineuse, aux yeux des plus instruits et des mieux informés de nos ennemis : c'est leur perte certaine, inévitable. Alors, pour se tromper eux-mêmes, ils s'en vont répétant : « La France ne tiendra pas ! Elle est incapable de cet effort. »

Eh bien ! si, elle tiendra ! (Vifs applaudissements sur tous les bancs.)

Cette maîtrise, ce sang-froid, cette certitude réfléchie et raisonnée de la victoire dont, depuis dix mois, toutes nos armées, du soldat dans les tranchées au général en chef, donnent l'impressionnant spectacle, la France de l'intérieur se les est appropriés. Et pour se les approprier, elle n'a eu, messieurs, qu'à regarder dans cette enceinte, qu'à suivre l'exemple que, depuis le 4 août, donne le Parlement.

Cet exemple, nous le donnerons jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale, groupés dans une union confiante et loyale que rien ne pourra rompre. Dans la question que nous débattons à cette heure, comme dans tous les problèmes qui nous seront soumis, faisant abstraction de toutes les considérations extérieures, de toutes les préoccupations personnelles, nous ne chercherons qu'une chose : le bien du pays et l'intérêt de la défense nationale. (Vifs applaudissements unanimes. — L'orateur en remerciant les bancs du Gouvernement, reçoit les félicitations d'un grand nombre de députés.)

La suite du débat a été renvoyée à jeudi prochain.

La main-d'œuvre et la Défense nationale

Le Parlement et les commissions se sont, à juste titre, préoccupés, d'accord avec le Gouvernement, d'un nouvel accroissement de notre matériel de guerre.

Il faut, en effet, que l'industrie française fasse aujourd'hui un nouvel effort.

C'est dans cet esprit que le Gouvernement a décidé d'aider de toutes ses forces les industriels travaillant pour la guerre afin qu'ils réalisent dans les délais voulus les commandes qui leur ont été passées et qu'ils organisent, en outre, de nouvelles productions.

1^o Le Gouvernement a décidé de rendre aux industriels (sous le contrôle des services producteurs du ministère de la guerre), quelle que soit leur classe et quel que soit leur grade, les ouvriers ayant travaillé autrefois dans leurs usines et qu'ils réclament nominativement comme indispensables à leurs fabrications. Une dépêche les a avisés de cette résolution.

2^o Le Gouvernement a décidé, outre ces rappels individuels, de répondre aux demandes d'ouvriers professionnels ou manœuvres, qui lui sont adressées par les industriels pour le renforcement de leurs effectifs du temps de paix incomplètement reconstitués.

Tous les ouvriers qualifiés seront recherchés. Des appels réguliers ont été prescrits dans les dépôts et dans les corps. Dans les dépôts un registre d'inscription sera ouvert et tenu à jour.

3^o Un service de placement organisé par le sous-secrétariat d'Etat à la guerre et qui centralisera tout à la fois les offres des industriels et les demandes des ouvriers permettra d'utiliser aussi toute la main-d'œuvre ancienne ou nouvelle que l'activité métallurgique du temps de guerre a déjà accrue dans la population civile.

Ainsi seront utilisées toutes les ressources de main-d'œuvre dont peut disposer la nation mobilisée. Ainsi seront reconstituées avec toute leur capacité productrice les entreprises du temps de paix qui peuvent être tournées vers la guerre. Ainsi sera accrue pour la défense nationale toute la force de production dont notre industrie est capable.

Faits de guerre

DU 8 AU 11 JUIN

Dans le secteur au nord d'Arras la lutte a continué avec violence sans aucune interruption entre nos batteries et celles de l'ennemi. Notre infanterie a partout consolidé les positions antérieurement conquises et réalisé de nouveaux progrès.

Au cours de la journée du 8 juin, nous avons enlevé dans Neuville-Saint-Vaast la totalité de l'îlot ouest du village et de nouvelles maisons de l'îlot nord, dans la rue principale. Dans la nuit du 8 au 9, et dans la matinée du 9, nous avons progressé à l'extérieur de l'îlot nord, dont nous avons enfin enlevé les dernières maisons. L'ennemi ne s'est retiré que contraint et réduit à la dernière extrémité, de ce village qu'il avait défendu depuis tant de jours avec la plus grande opiniâtreté et dont nos troupes n'ont réussi à s'emparer que par une lutte pied à pied extrêmement dure. Un canon de 77, plusieurs mitrailleuses, un matériel considérable, sont restés entre nos mains. Les maisons, les boyaux et les caves sont couverts de cadavres allemands ; on en a déjà compté plus d'un millier.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, à 22 heures, nous avons repoussé une attaque prononcée par l'ennemi contre la sucrerie de Souchez. Nos positions de Notre-Dame-de-Lorette et de Neuville-Saint-Vaast ont subi un violent bombardement, auquel nos batteries ont répondu avec succès ; cette lutte d'artillerie a continué dans la journée du 10 juin, en dépit d'un brouillard très épais.

Au Labyrinthe, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès et repoussé plusieurs contre-attaques. Dans la nuit du 10 au 11 juin, nous avons continué à refouler l'ennemi ; à l'est du Labyrinthe, près de la grande route d'Arras à Lille, nous avons enlevé plusieurs boyaux de communication.

Dans la région d'Albert, au sud d'Hebuterne, nous avons repoussé le 8 juin une forte contre-attaque allemande menée par deux bataillons venus en automobiles de la région à l'est d'Arras. Nous avons ensuite poursuivi notre progression vers l'est. Dans la journée du 9 juin, nous avons malgré un violent bombardement étendu et élargi nos positions autour de la ferme de Toutvent, sur un front de 1.800 mètres et une profondeur de 1.000 mètres. Dans la nuit du 10 au 11, nous avons de nouveau progressé au nord et au sud du front d'attaque du 7 juin, en enlevant plusieurs tranchées à l'ennemi. Nous avons fait plus de 100 prisonniers et pris plusieurs mitrailleuses à ajouter aux six déjà conquises au cours des combats des 7, 8 et 9 juin.

Sur le front de l'Aisne, dans la journée du 8 juin, l'ennemi a violemment bombardé les tranchées que nous lui avions enlevées la veille près de Moulin-sous-Touvent. Notre artillerie a vivement riposté. Dans la nuit du 8 au 9, nous avons repoussé avec de grosses pertes une contre-attaque dirigée par l'ennemi aux environs de la ferme de Quennevière. Tout le terrain gagné depuis le 6 juin a été conservé.

En Champagne, le 10 juin, une action locale s'est produite dans la région de Beausséjour. L'ennemi a attaqué nos tranchées avec des forces supérieures à un bataillon ; il a été repoussé et a laissé de nombreux morts sur le terrain.

Dans la journée du 10 juin, un violent combat d'artillerie s'est engagé sur les Hauts-de-Meuse, notamment aux Eparges. Nos batteries ont réduit au silence celles de l'ennemi.

En Woëvre, aux lisières du bois Le Prétre, nous avons enlevé le 9 juin deux et sur certains points trois lignes de tranchées, réalisant ainsi une progression de 100 mètres de profondeur sur un front de 350 mètres. Nous avons fait une cinquantaine de prisonniers.

FRONT RUSSE

Les Allemands repoussés sur le Dniester

Les troupes russes ont repoussé avec succès les attaques allemandes prononcées dans la région de Chavli, des deux côtés du lac Rakiewo, sur un large front.

Entre l'Orjitz et la Vistule a eu lieu un violent combat d'artillerie.

En Galicie, l'ennemi a attaqué, avec des forces importantes, les positions russes qui défendent Mosiska. Il a commencé par un feu d'artillerie extrêmement violent, tirant en partie avec des obus à gaz asphyxiants, puis il a lancé de grandes masses d'infanterie. Mais ces attaques ont été repoussées, et l'ennemi a été rejeté loin des tranchées russes après avoir subi des pertes énormes.

Sur la ligne du Dniester, les Russes ont pris l'offensive et remporté des succès très importants. Dans la région de Jurawno, où les Austro-Allemands avaient réussi à franchir le fleuve, les troupes russes les ont délogés de leurs positions et rejetés, d'abord derrière la voie ferrée, puis sur la rive droite du Dniester.

Dans ces combats, les Austro-Allemands ont subi de grosses pertes. Ils ont abandonné 17 canons, 50 mitrailleuses et plus de 6.000 prisonniers.

L'armée du Caucase qui a envahi l'Arménie orientale, continue à poursuivre les Kurdes et les Turcs. Elle a occupé toute la région qui s'étend entre les lacs de Van et d'Ourmia.

FRONT ITALIEN

Sur la frontière du Tyrol et du Trentin, les troupes italiennes, après un combat victorieux, ont progressé au nord de Cortina d'Ampezzo. Les Alpines se sont emparées de Preikopel, point important que les Autrichiens ont essayé vainement de reprendre, après l'avoir perdu avec acharnement.

Le long de la ligne de l'Isonzo, les opérations se poursuivent. Les Italiens ont occupé la ville de Monfalcone, située à dix kilomètres de Nabresina, point de jonction des chemins de fer austro-hongrois avec la ligne de Trieste. Monfalcone, centre industriel assez important, n'est d'ailleurs qu'à trente kilomètres de la capitale de l'Istrie.

Dans la région de l'Isonzo supérieur, les troupes italiennes ont livré plusieurs combats, gagnant du terrain et faisant des prisonniers. Leurs pertes sont peu importantes.

DANS LES DARDANELLES

Les troupes alliées ont consolidé les résultats obtenus dans le combat du 4 juin.

A l'extrémité droite, dans le ravin de Kérévé Déré, elles ont, par des actions de détail, réalisé quelques nouveaux progrès. Les interrogatoires des prisonniers ont confirmé que les pertes de l'ennemi avaient été considérables.

SUR MER

A la Chambre des communes, le ministre de la marine britannique, M. Balfour, a annoncé qu'un sous-marin allemand avait été coulé, il y a quelques jours.

Six officiers et vingt et un hommes d'équipage ont été faits prisonniers.

Le 10 juin, de bonne heure, un sous-marin allemand a torpillé et coulé dans la mer du Nord deux torpilleurs anglais, les numéros 10 et 12.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

L'Institut. — Le roi Victor-Emmanuel, qui l'académie des inscriptions a exprimé le désir d'être dans sa section des associés étrangers, sera le septième chef d'Etat que l'Institut se soit honoré de compter au nombre de ses membres.

Le premier fut Napoléon, qui siégea à l'académie des sciences. Thiers était membre de l'académie française, l'empereur du Brésil, don Pedro, membre de l'académie des sciences.

Aujourd'hui siègent encore à l'Institut de France trois chefs d'Etat : M. Poincaré, de l'académie française ; le prince de Monaco, de l'académie des sciences, et M. Roosevelt, de l'académie des sciences morales et politiques.

Des braves. — Trois fils de ministre et d'anciens ministres belges, ont trouvé la mort en combattant ; ils s'appellent Renkin, Deibecke et Levie.

Deux fils de ministres belges ont gagné l'épaulette sur le champ de bataille ; le premier est le sous-lieutenant de Broqueville, fils du ministre de la guerre, qui, en raison de sa belle conduite, a reçu dernièrement l'Ordre de Léopold. Il appartient au 2^e groupe des obusiers lourds ; l'autre est le sous-lieutenant Renkin, du 9^e de ligne, fils du ministre des colonies et frère du lieutenant Paul Renkin, du 9^e de ligne, tué récemment devant l'Yser.

Les fils de M. Berrier, ministre de l'intérieur et de M. Pouillet, ministre des sciences et des arts, sont également au front, en service, eux aussi, au 2^e groupe des obusiers lourds.

Ce sont de tout jeunes gens, que la guerre a surpris alors qu'ils terminaient à peine leur rhétorique.

Ils ont pour compagnon d'armes le fils d'un ancien ministre de l'industrie et du travail, dont le nom est demeuré populaire dans les milieux ouvriers de la Belgique : c'est le volontaire Nijssens, qui prit part, lui aussi, à toute la campagne.

Saint-Marin. — La petite République de Saint-Marin, « donnant son approbation à l'attitude du gouvernement italien à l'égard de l'Autriche », s'est déclarée, à son tour, en état de guerre.

On sait que la République de Saint-Marin — indépendante depuis l'époque de sa fondation, au IV^e siècle — est enclavée dans le territoire italien, à quelques lieues de Rimini. Elle est située sur une haute montagne, qui domine l'Adriatique, et contient 10.500 habitants. Tous les citoyens âgés de seize à cinquante-cinq ans doivent le service militaire.

L'armée, commandée par un colonel, se compose d'une milice générale de huit compagnies de huit sections de huit hommes chacune, plus une neuvième compagnie d'ouvriers de métiers.

En outre, il existe une milice complètement armée de 62 hommes, commandée par 3 officiers et quelques soldats de forteresse, sous les ordres d'un officier pour la manœuvre des deux canons et des deux mortiers composant l'artillerie de la République.

La police est assurée par 8 gendarmes. Les hommes qui n'appartiennent pas au contingent armé constituent une réserve. Contrairement à ce qui a été dit, il n'y a pas de poste de télégraphie sans fil à Saint-Marin.

Un Boche modéré. — Une lettre privée, de Gand, donne des détails sur l'arrestation de la jeune comtesse de Jonghé d'Ardoye, âgée de seize ans, et de sa grand-mère, qui furent condamnées à la prison, ces jours-ci, pour « offenses à un officier allemand ».

Toutes deux se promenaient, portant en médaillon le portrait du roi des Belges. Un officier allemand se précipita sur elles et arracha les médaillons qu'il jeta par terre en s'écriant : « Arrière, avec ce roi sans pays ! »

La comtesse ramassa les bijoux et, simplement : « Nous autres, Belges, nous préférons un roi sans pays à un empereur sans honneur. » Les deux femmes furent immédiatement arrêtées.

On ne nous dit pas si l'officier a reçu de l'avancement.

Croquis de Paris. — Quand la rue Radziwill avait des habitants, le promeneur n'y rencontrait personne ; un flot incessant de pié-

tons déferle maintenant sur son étroite chaussée. Hommes, femmes, enfants, tous chargés de paquets, se dirigent vers le milieu de la rue et s'arrêtent devant le n° 49, où des agents de police leur font prendre la file et les rangent le long du trottoir. Sous la voûte, une barrière divise le passage : à gauche, l'entrée ; à droite, la sortie. Le cortège avance lentement, par groupes de cinq ou six qu'un planton militaire admet à tour de rôle, aiguillant les uns vers le premier étage, les autres vers la cour.

C'est là, dans cette vieille maison, expropriée et prèle par la Banque de France, qu'est installé le bureau central des colis postaux militaires qui vont réjouir les Parisiens domiciliés dans les tranchées du front.

Une affiche avertit que les boîtes de carton ni les caisses de bois ne sont acceptées. Le paquet doit être simple à la fois et solide. Aussi le premier soin du planton est-il de vérifier le paquetage.

Parfois, le ficelage et le libellé de l'adresse trahissent l'inexpérience : le planton renvoie l'expéditeur à des spécialistes qui se tiennent aux abords, tout prêts, pour quelques sous, à réparer la malfaçon. C'est un métier nouveau : emballer pour colis postaux militaires.

Dante et les Allemands. — Dante, l'illustre poète italien, l'auteur de la *Divine Comédie*, ne pensait pas beaucoup de bien des Allemands. Les empereurs allemands du passé, les Rodolphe, les Albert, il les qualifiait d'un seul mot : *Tedeschi*. Et l'on sent que, pour lui, dit M. Henry Cochin, le terme n'avait rien de flatteur. Quant au peuple allemand, Dante l'appelle : *Tedeschi lurchi*.

Que veut dire : *lurchi* ? Ce n'est pas un mot quelconque. Est-ce « goinfres », ou « ivrognes » ? Oui, mais quelque chose de plus. Le mot vient du latin *lurco*, qui dérive lui-même, pense-t-on, de *lura*, qui veut dire : une outre. C'est déjà bien. Mais voyons un peu ce que glosent les commentateurs. L'un explique *lurchi* : englobisseurs et voraces. Un autre : « goulus et grands dévorateurs ». Un autre encore (plus précis) : « goulus immondes et malpropres ». Nous commençons à entrevoir le sens. Il n'est pas beau.

Nouvelles buffétries. — D'après un journal italien, nos alliés, dans l'attaque contre les retranchements autrichiens du mont Corada, se sont servis d'un nouveau moyen pour se frayer passage : ils ont employé les buffes sauvages de la campagne romaine. La garnison autrichienne, qui s'était retirée dans le fort situé au sommet de la montagne, avait barré les côtes et les passages par de hauts réseaux de fils de fer, ainsi que par des mines.

A un certain moment, une cinquantaine de buffes furent lancés en avant, vers les réseaux de fils de fer. Des bombes éclatant à peu de distance suffirent à épouvanter les animaux, qui, avec leurs cornes et leurs pieds, brisèrent l'enchevêtrement métallique. En quelques moments, le terrain fut balayé de tout obstacle, et les soldats italiens purent marcher sûrement vers le sommet.

La buffétrie figurait déjà dans les armées. Les buffes eux-mêmes viennent d'y faire leur apparition !

On massacre ce qu'on peut. — Un journaliste neutre nous apprend « qu'à Hambourg, comme à Berlin, comme à Dresde, un léger vent de folie souffle malgré le sérieux de l'heure ». A Saint-Pauli — quartier de Hambourg — dans les assommoirs, où les ouvriers et les filles rôdassent, abrutis d'alcool, un orchestre aux tuyaux flûtes clame la *Veine joyeuse*, et les boutiques en plein vent, les tire-pipes, les jeux de l'anneau, des balles y sont à la disposition des fêtards. Un jeu nouveau fait fureur : devant une baraque, le poulx s'amuse à tirer à coups de carabine Robert sur des soldats en papier maché, anglais et français, qui, adaptés à des rails, montent, descendent, disparaissent dans des tranchées ; chaque balle fait sursauter les poulx-mannequins, et des croix-de-fer... en zinc récompensent les bons coups. Des gamins, des vieillards, des bourgeois poitrinaires dont l'armée n'a point voulu, s'écritiment, des heures durant, à ce jeu éminemment patriotique. A bientôt, le jeu des « gaz asphyxiants ».

Pages militaires.

Le maréchal French

Sir John French naquit le 28 septembre 1852, à Ripplevalle, près de Walmer, fort ancienne mais aujourd'hui peu importante localité du comté de Kent, à quelque distance au nord-est de Douvres.

Son père, qu'il perdit jeune, avait été officier de la marine britannique, et John French suivant l'exemple paternel, par esprit de devoir plus que par goût, entra lui-même dans la marine royale à l'âge de treize ans, en 1865.

Environ cinq ans après, dont près de quatre passés à bord du *Britannia*, malgré l'expérience qu'il avait déjà acquise et les pénibles sacrifices qu'il avait consentis, John French abandonna une carrière qu'il avait embrassée étant encore enfant ; convaincu qu'il s'était trompé de voie, il n'hésita pas à le reconnaître et à rebrousse chemin pendant qu'il en était encore temps.

John French se sentait irrésistiblement attiré vers la carrière des armes et son ambition était de devenir officier de cavalerie.

Malheureusement pour le jeune enseigne de vaisseau démissionnaire, son âge ne lui permettait déjà plus l'admission aux écoles préparatoires militaires, et il dut gagner ses galons de lieutenant dans un régiment de milice avant de pouvoir obtenir le même grade dans l'armée régulière. Il y réussit au bout de quatre ans, passant au 19^e régiment de hussards en 1874.

En 1884, le capitaine French qui, à trente-deux ans, n'avait encore fait aucune campagne et n'avait encore acquis aucun brevet quelconque, fut promu au grade de « major », et partit rejoindre en Egypte son régiment qui était à cette époque commandé par un officier de grande valeur, le colonel Percy Barrow.

Le commandant French fut désigné pour faire partie de la colonne de secours placée sous les ordres du général Herbert Steward, qui eut pour mission d'atteindre Karthoum en traversant le désert de Korti à Metammeh.

Promu lieutenant-colonel au 19^e hussards en 1885, French retourna en Angleterre et se fixa à Norwich où était alors le dépôt de son régiment. Pendant près de cinq ans, il travailla avec un zèle et une ardeur qui auraient fait honneur au débutant le plus ambitieux.

Mais John French, qui avait été promu colonel en 1889 et maintenu à la tête du 19^e hussards, ne se contenta pas de perfectionner dans ses moindres détails l'arme qui lui avait été confiée ; il voulut aussi savoir ce que d'autres avaient fait ou pensé avant lui, et il consacra tout le temps dont il put disposer à la lecture des œuvres des auteurs militaires anglais, français et allemands les plus autorisés.

En 1899, il fut promu au grade de major-général et reçut le commandement de la première brigade de cavalerie à Aldershot, le poste et le grade étant tous deux les plus élevés, dans l'arme de la cavalerie, auxquels un officier puisse prétendre en temps de paix.

Lord Roberts appela le général French au Cap et lui donna l'ordre de faire lever au plus tôt le siège de Kimberley, lui promettant, pour ce fait, une division de cavalerie de 8.500 hommes. Avec un flegme tout britannique et dénué de toute fanfaronnade, le général French répondit simplement à Lord Roberts : « Si je suis en vie, j'entrerai à Kimberley le 15 de ce mois avant six heures du soir. »

Le 15 février, à sept heures du soir, avec une heure de « retard », le général French et

son avant-garde épuisée, mais justement fière de son chef, entraient dans Kimberley.

Quelques mois plus tard, le général French prenait la direction de toutes les opérations militaires dans la colonie du Cap, et ce ne fut qu'en juillet 1902 qu'il entra en Angleterre.

En décembre 1907, sir John French fut nommé inspecteur général de l'armée, poste le plus important après celui de généralissime et qui lui conférait sur toutes les forces militaires britanniques un droit de contrôle et un pouvoir plus grands encore que le contrôle et le pouvoir qu'il venait d'exercer sur une partie seulement de ces forces.

Pendant cinq ans il occupa ce poste élevé qu'il ne quitta, en 1912, que pour gravir le dernier et le plus important des degrés de la hiérarchie militaire, étant nommé chef du grand état-major de l'empire.

Depuis le début de 1908 jusqu'au printemps de 1914, sir John French travailla inlassablement à perfectionner dans leurs moindres détails les rouages de l'administration militaire.

Aussi, quand la guerre fut déclarée, le 4 août 1914, l'armée britannique était-elle prête à toute éventualité. Quinze jours plus tard, le corps expéditionnaire britannique combattait en France et en Belgique, et à sa tête était le maréchal sir John French.

Cruelle Désillusion

Moritz Busch, le secrétaire de Bismarck, écrivait ceci dans ses Mémoires, peu de temps après 1870 :

« Les Italiens ressemblent à ces corbeaux qui se nourrissent de charogne et attendent autour des champs de bataille qu'on leur laisse quelque chose à manger!... En 1870, ils étaient prêts à nous tomber dessus avec les autres, pourvu qu'on leur donnât un morceau de Tyrol. Un diplomate en était scandalisé. « Comment? disait-il, ils réclament encore quelque chose, et ils n'ont pas perdu de bataille! »

« Nous parlâmes de la honteuse défaite de Lissa, où l'amiral italien s'était enfui comme un poltron, et je dis au prince que les gens mouraient de faim en Italie et priaient sous la charge des impôts. » — « Oui, répliqua M. de Bismarck, c'est ça la vraie *irréductible Italia!* Ils feraient bien mieux de chercher à se nourrir au lieu de songer à faire des conquêtes. »

On le voit : il y a une quarantaine d'années déjà, l'Allemagne, représentée par M. de Bismarck, etc., injuriait les Italiens... peu de temps avant de solliciter leur alliance.

M. de Bethmann-Hollweg s'est pu peut-être à imiter son illustre prédécesseur en insultant, à son tour, le peuple et le gouvernement italiens ; mais ses gros mots et ceux de la presse d'outre-Rhin prouvent, en tout cas, que l'entrée en scène de l'Italie est pour l'Allemagne une cruelle désillusion. Nous pouvons nous en rapporter à ce qu'écrivit, à ce sujet, la *Gazette de la Croix*, l'organe des conservateurs prussiens.

« Il ressort, dit-elle, de l'exposé de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, que, depuis 1908, nous ne pouvions plus compter sur l'alliance italienne. Cependant, notre opinion publique, croyant toujours à l'efficacité de cette alliance, a été induite en erreur sur la puissance réelle de l'Allemagne durant les années qui précéderont immédiatement la guerre. Dans tous ses calculs d'avenir, elle a fait entrer en ligne une action éventuelle de l'Italie. Aussi, la déception de notre opinion publique est-elle d'autant plus grande aujourd'hui, en présence des événements qui se produisent. »

Pauvres Boches! Ils en veulent presque autant à leurs propres diplomates qu'aux Italiens, « qui ressemblent à des corbeaux! »

Chansons militaires.

CE QU'ILS N'OSENT PAS DIRE

Air : *Que je n'ose pas dire...*

Ces messieurs de Boche'rie
Avaient formé l'objet
De prendre Varsovie,
Nancy, Verdun, Calais...

Et autre chose aussi
Qu'ils n'osent pas nous dire,
Et autre chose aussi,
Qu'ils nous savent tous ici !

Mais ce rêve s'efface
Et tous ces bons Teutons,
De l'Yser à l'Alsace,
Perdent leurs illusions.

Et autre chose aussi, etc.

Leur armée impériale
N'en'gistr' que des malheurs !
Pour un prince vandale
L'Kronprinz n'est qu'un gaffeur...

Et autre chose...

Not' 75 les cible
Sans jamais se lasser
Et leur donne, terrible,
Forte envie de filer...

Et autre chose...

Leurs soldats nous infectent ;
Ils sont pourris, dit-on,
De quantités d'insectes,
De mit's et de puc'rons.

Et autre chose...

Leur défaite est certaine,
Ils nous rendront bientôt
L'Alsace et la Lorraine,
Le Maroc, le Congo...

Et autre chose...

MAURICE ZIMARD,
Soldat au 4^e rég. d'infanterie.

La Situation agricole

Notre prochaine récolte.

Le ministère de l'Agriculture publie l'exposé de la situation agricole au 1^{er} juin d'après les renseignements des directeurs des services agricoles et professeurs d'agriculture.

Le mois de mai a été, dans notre pays, caractérisé par la douceur de la température, l'absence de gelées et la fréquence des pluies orageuses, surtout dans la première quinzaine ; cette situation climatique a exceptionnellement favorisé les cultures. Le retard de la végétation qu'on avait pu observer en avril, à la suite d'un abaissement sensible de la température, a été largement regagné.

La croissance des blés et des seigles est actuellement très active, et, sauf dans les parcelles, d'ailleurs peu nombreuses, qui ont été envahies par les mauvaises herbes, les rendements paraissent devoir être excellents. La levée des avoines, des orges et des premiers sarrazins s'est effectuée dans d'excellentes conditions. Il est à noter que, d'une façon générale, les céréales d'automne sont dans une situation encore meilleure que les céréales de printemps auxquelles des pluies plus fréquentes seraient nécessaires.

Les plantes sarclées telles que les pommes de terre et les betteraves ont une levée satisfaisante.

La production fourragère est extrêmement abondante et les agriculteurs pourront effectuer la fénaison avec toute la rapidité désirable grâce aux permissions agricoles prévues par la circulaire du ministre de la guerre.

La vigne est en général très vigoureuse et a belle apparence. Malheureusement, il n'est pas toujours possible d'effectuer en temps voulu les traitements anticryptogamiques ainsi que les travaux de labourage et d'entretien.

La récolte des fruits s'annonce comme devant être assez abondante, surtout pour les fruits à pépins. La production des pommiers à cidre paraît devoir être très bonne.

L'ALLEMAGNE ET LES ÉTATS-UNIS

Washington, 11 juin.

Voici le résumé de la note officielle américaine en réponse à la dernière note allemande relative au torpillage du paquebot *Lusitania* :

En termes très énergiques et très solennels, la note renouvelle les représentations contenues dans la note précédente, insiste sur les principes humanitaires généralement reconnus par les conventions internationales et se refuse à admettre la proclamation d'une zone de guerre qui, à un degré quelconque, peut entraver ou diminuer les droits des citoyens américains.

Le principal point est que la *Lusitania* convoyait des passagers, hommes, femmes et enfants, qui n'ayant pris aucune part à la guerre, ont été mis à mort dans des circonstances sans précédent dans les guerres modernes. Le gouvernement des États-Unis pense qu'une très grande responsabilité incombe de ce fait à l'Allemagne. Le gouvernement des États-Unis réclame le maintien des droits sacrés de l'humanité qu'aucun gouvernement n'est justifié à ignorer.

La note conclut que les États-Unis supposent que l'Allemagne adoptera des mesures grâce auxquelles ces principes seront mis en pratique et sauvegarderont dans l'avenir la vie et les biens des citoyens américains. Le gouvernement des États-Unis demande des assurances que de telles mesures vont être prises.

Lichens à la Jacoby

La *Gazette de Cologne*, toujours à la recherche des nourritures de guerre, recommande à présent l'emploi des lichens comme moyen d'alimentation excellent à la fois pour l'homme et pour le bétail.

« La question de l'exploitation de tous les moyens alimentaires étant, dit-elle, à l'ordre du jour en Allemagne, il faut rappeler que les lichens sont consommés en Islande et dans les pays du Nord par la population et par les animaux. »

En effet, dans certains pays du Nord comme le Groenland, les rennes et les Esquimaux mangent des lichens. Ils les mangent les uns après les autres. Les rennes, qui les découvrent sous la neige, les mangent d'abord, avec beaucoup de plaisir. Puis, on tue les rennes — les jours de grande liesse, — on retire de leur estomac les lichens à peine digérés et légèrement tiédés et on sert ces végétaux sur la table familiale, où ils forment un plat extrêmement recherché. C'est la seule façon qu'aient les Esquimaux de s'offrir des légumes. Le régime végétarien coûte, chez eux, de gros sacrifices.

Les Boches trouveront sans doute moyen de s'approvisionner à meilleur compte. La *Gazette de Cologne*, voulant familiariser ses lecteurs avec l'idée des repas de lichens, ajoute à sa note l'indication rassurante que voici : « Le professeur Jacoby a fait des expériences à ce sujet et trouve que les cochons mangent volontiers le lichen. »

C'est une perle... une perle devant les cochons : *margarita ante porcos*.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

La Fidélité des annexés

Le juge alsacien Acker, de Cernay, condamné récemment à trois ans de prison pour trahison et sentiments français, a été amené à la maison de correction de Ludwigsburg, dans le Wurtemberg.

Le conseil de guerre de Thionville vient de condamner à trois ans de prison un droguiste nommé Riemel, originaire de Strasbourg, pour avoir composé et incité à le répandre un chant intitulé *le Chant du troupiier français, la nouvelle Marseillaise*. Ce chant invite à la lutte contre l'Allemagne. L'accusation lui reprochait également d'avoir essayé de prêter assistance aux troupes françaises. Riemel avait chargé une femme de prévenir les Français du danger de s'approcher de Carspach, garni de tranchées cachées pouvant être inondées.

Le forgeron Jean Willy, de Feldkirch, a été condamné à plusieurs mois de prison, pour avoir dit que les soldats bavarois avaient fui devant les Français.

Un important commissionnaire de Mulhouse, accusé d'avoir emporté des lettres de la Suisse que des familles alsaciennes lui avaient confiées pour leurs parents d'Alsace, a été arrêté à Leopoldshöhe après avoir été fouillé. Résultat : cinq ans de prison et son entreprise fermée. Les familles auxquelles ces lettres étaient adressées ont été expulsées d'Alsace.

Un banquier strasbourgeois, dont le fils sert la France, a été condamné à six mois de prison sous prétexte d'avoir fait parvenir de l'argent à son fils par l'entremise d'un résident en pays neutre.

D'autre part, le fils d'un industriel mulhousien vient d'être arrêté pour avoir, dans une lettre adressée à des amis en Suisse, écrit entre les lignes à l'encre sympathique. L'autorité militaire ayant des soupçons baigna cette lettre dans une solution de nitrate d'argent et découvrit ainsi le subterfuge.

Depuis ce jour, la plupart des lettres arrivant en Suisse sont barrées de grands cachets transversaux jaunes dénotant leur examen chimique.

L'École normale supérieure et la Médaille de 1870

On sait quel héroïsme déployaient, sous les drapeaux et sur le front, les élèves de l'École normale supérieure et quelles pertes cruelles ont, hélas ! éclairci leurs rangs.

Ce n'est pas le début de l'École normale dans la vie militaire et il y a, dans la maison de la rue d'Ulm, une glorieuse tradition.

Les élèves présents à l'école pendant la guerre de 1870-1871 se trouvaient, du fait de leur engagement décennal, dispensés du service militaire.

A la nouvelle de nos premières défaites, dès le début du mois d'août 1870, beaucoup d'entre eux s'engagèrent, soit dans les chasseurs à pied, soit dans les fusiliers marins, soit dans la garde mobile.

M. Millerand, ministre de la guerre, s'est aperçu que la plupart des survivants de ces normaliens engagés volontaires n'avaient pas reçu la médaille de 1870, et il vient d'avoir l'heureuse idée de leur conférer à tous cette médaille.

Par décision du 27 mai 1915, ont été autorisés à porter l'insigne avec l'agrafe : « Engagé volontaire » :

MM. Georges Renard, professeur au collège de France (ancien « cacique général ») ; Charles Bayet, directeur honoraire de l'enseignement supérieur ; Aulard et Ernest Denis, professeurs à la Sorbonne (MM. Collignon et Debidoir avaient déjà reçu cette distinction) ; E. Coutant, inspecteur général de l'instruction publique ; L. Charve, doyen honoraire de la faculté des sciences de Marseille ; Floquet, doyen de la faculté des sciences de Nancy ; Pellet, doyen honoraire de la faculté des sciences de Clermont-Ferrand ; H. Vast, examinateur honoraire d'admission à l'École de Saint-Cyr ; Paul Grec, inspecteur honoraire d'académie ; Paul Souquet, proviseur honoraire.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

EN ZIG-ZAG

Dans la région montagneuse des Dolomites, non loin de la frontière italienne, un lieutenant autrichien, escorté d'un soldat, a pour mission de surveiller les routes du Sud, du haut d'une plate-forme rocheuse qui surplombe la vallée d'au moins quatre cents mètres. Un jour le lieutenant s'approche du bord, est saisi de vertige et va s'écraser au fond de l'abîme. Sa garde terminée, le soldat redescend par des chemins moins à pic, rentre au poste et rédige son rapport dans ces termes habituels : « Rien d'extraordinaire. »

Entre temps, on a ramassé son chef en bouillie. Le commandant consulte le rapport, voit la brève mention et fait appeler l'homme : — Comment! votre officier se tue dans des circonstances particulièrement dramatiques et vous osez écrire qu'il n'y a rien d'extraordinaire ?

— Pardon, mon commandant, rétorque le soldat de l'air le plus candide, je ne vois rien d'étonnant à cela. Si le lieutenant était tombé dans un précipice de 400 mètres sans se tuer, ah ! alors, c'est ça qui aurait été extraordinaire, et je l'aurais mis dans mon rapport !

Bref dialogue entre un prisonnier boche et le poilu qui le garde :

— Comment t'appelles-tu ? demande le poilu au prisonnier, qui comprend à peine quelques mots de français.

— Hellmuth Knackwurstboschenfels.

— Eh bien, je t'appellerai Ernest. Ça t'apprendra à parler français.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Anagramme.

Quand, vient soldat, je serai mon premier, j'ai le dessin, si l'on n'y met mon deux, De m'établir patron de mon dernier, Buvant mon verre avec des gars joyeux.

Mot carré.

— Confiance en lui, nous aurons la victoire.
— Un des dieux de l'ancienne Egypte.
— Ce que nos yeux font souvent.
— Un des grands chefs de la guerre actuelle.
— Voler de course.
— Célèbre tragédie.

SOLUTIONS DU N° 104

Anagramme.

Ancré. — Nacré. — Ecran. — Carne.

Enigme.

Fut.

Charade littéraire.

Aile	L	Loiret.
Eau	O	
Hic	I	
Air	R	
Hic	E	
Thé	T	

LA CUISINE DU TROUPIER

Bœuf braisé.

Faire jaunir la viande (entrecôte si possible) dans la gamelle avec du lard coupé en petits morceaux ; lorsqu'elle est d'une belle couleur brune, la retirer ainsi que le lard.

Faire un « roux » en faisant fondre un peu de graisse à laquelle on ajoute quelques cuillerées de farine. Remuer, ajouter un peu de bouillon ou d'eau.

Remettre la viande, le lard, saler, poivrer, ajouter si l'on veut un petit verre d'eau-de-vie, et laisser cuire à feu doux.

BLOC-NOTES

— Sur la proposition de M. Millerand, ministre de la guerre, le sous-lieutenant Warneford, qui, ayant détruit un Zeppelin, avait déjà reçu du roi d'Angleterre la croix de Victoria, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Sembat, ministre des travaux publics, et M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, ont visité le Mont-Saint-Michel, en vue des mesures à prendre pour assurer l'insularité réclamée depuis tant d'années. M. Sembat avait précédemment visité le fort de Brest.

— M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, a décidé de mettre l'Académie des sciences en rapport avec des officiers de retour du front. Ils exposeront à l'Académie les difficultés d'ordre scientifique auxquelles elle pourrait chercher à remédier.

— On annonce la mort subite de M. Forichon, sénateur de l'Indre, premier président de la cour d'appel de Paris.

— Regu du front et remis au ministre, pour les veuves et les orphelins, 2 fr. 20 (montant du prêt d'un caporal du XX^e corps, que nous remercions bien cordialement).

— Regu et remis au ministre pour une œuvre des mutilés de la guerre 50 fr. montant d'une collecte faite par un groupe d'artilleurs coloniaux, en souvenir d'un de leurs camarades mort au champ d'honneur.

— L'état de santé du bourgmestre de Bruxelles, M. Max, intéressé depuis sept mois à Glatz, serait des plus précaires.

— Le croiseur britannique *Delroit* a arrêté, à bord d'un vapeur italien où il se trouvait déguisé en cuisinier, le capitaine du croiseur allemand *Prinz-Eitel-Friedrich*, qui avait quitté les Etats-Unis.

— Le célèbre jockey américain O'Connor a pris du service volontaire dans les ambulances canadiennes.

— A la suite des pluies persistantes qui sont tombées sur la région, une montagne a glissé sur Axat (Aude), petite commune de l'arrondissement de Limoux.

— On organisera le 14 juillet prochain une « Journée de Paris » au bénéfice des diverses œuvres de guerre de l'hôtel de ville.

— Le docteur Telling, aide-major de l'armée danoise, et des infirmières danoises sont partis pour Paris. Ils y prendront du service dans un hôpital militaire.

— M. Ben Tillett, leader des dockers de Londres, a fait une excursion sur le front de bataille dans la région d'Ypres et dans l'Argonne. De retour en Angleterre, il fera une tournée de conférences dans les districts industriels.

— Du 15 octobre 1914 au 31 mai 1915, l'agence internationale des prisonniers de guerre a fourni 216,507 renseignements aux familles.

— 40,000 Italiens environ, parmi lesquels de nombreux mobilisables, sont toujours retenus en Allemagne.

— Le Gouvernement français a offert aux autorités militaires suisses un aéroplane français qui fut forcé naguère d'atterrir dans le Jura bernois.

— La souscription pour assister les indigents de Belgique atteint maintenant plus de 400,000 livres sterling. La Nouvelle-Zélande a transmis dans le mois de mai, 24,260 livres sterling.

— Le général anglais Hamilton, commandant la première armée, est promu chevalier et grand-croix de l'ordre du Bain.

— Le consistoire luthérien, réuni à Marseille en assemblée générale, le 6 juin, a décidé la radiation de ses membres associés allemands.

— Quarante maisons de la commune de Li Perrière (Savoie) ont été détruites lundi par un incendie allumé accidentellement par un enfant.

— Des envoyés spéciaux du gouvernement anglais parcourant le Canada et enrôlent des ouvriers mécaniciens pour la confection des obus en Angleterre. La tournée a été jusqu'ici très fructueuse.

— L'inventeur du mortier de 420, le major Bauer, vient d'être nommé docteur en philosophie par l'université de Berlin.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sous-lieutenant FRIRION, 132^e d'infanterie : a lancé trois fois de suite, avec une énergie rare, sa compagnie à l'attaque d'une position allemande ; a réussi à s'y maintenir sous un feu violent de mitrailleuses.

Adjudant DAVID, 106^e d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses, a montré depuis le début de la campagne les plus belles qualités militaires. Dans les combats des 19, 20 et 21 février, a rendu les plus grands services dans la défense des positions enlevées à l'ennemi, par son énergie et par l'habile emploi de ses pièces.

Adjudant BOURGEOIS, 106^e d'infanterie : belle attitude au feu ; admirable de sang-froid et d'énergie. A été blessé grièvement au cours d'un bombardement.

Adjudant MICHEL, 9^e génie : dans la journée du 17 février, s'est distingué particulièrement dans l'organisation des deux équipes de sa section qui accompagnaient les colonnes d'assaut, les a guidées personnellement pendant l'attaque avec le plus grand sang-froid.

Sergent-major LEANDRI, 106^e d'infanterie : belle attitude au feu. A brillamment maintenu sa section sous un feu des plus violents. A été grièvement blessé en se portant en avant sous une véritable pluie de mitraille.

Sergent LAUREY, 67^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie pour maintenir sa troupe dans une situation extrêmement difficile. A été blessé.

Sergent BOURNE, 67^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande énergie pour maintenir sa troupe dans une situation extrêmement difficile ; a été blessé.

Sergent VAILLANT, 106^e d'infanterie : très belle conduite au feu ; a tenu en échec une violente attaque allemande.

Aspirant GIGNOUX, 173^e d'infanterie : a conduit avec la plus grande énergie et une extrême vigueur une contre-attaque à la baïonnette et repris des tranchées envahies par les Allemands.

Sergent TARQUINI, 173^e d'infanterie : a brillamment secondé son chef de section dans l'exécution d'une contre-attaque à la baïonnette qui a chassé les Allemands des tranchées qu'ils venaient d'envahir.

Caporal BOURDIE, 106^e d'infanterie : belle attitude au feu le 18 février. Le 21 février, ayant aperçu un blessé à 200 mètres en avant de nos lignes, est allé le chercher, bravant les balles et la mitraille.

Soldat VAN OTEGHEM, 67^e d'infanterie : très brillante conduite pendant le combat du 20 février. A tué de sa main un officier allemand qui venait de blesser grièvement son chef de section.

Soldat TOURNAT, 67^e d'infanterie : est sorti de la tranchée pour aller, sous un feu violent de mitrailleuses, relever un officier blessé et l'a ramené dans la tranchée.

Soldat LEVY, 132^e d'infanterie : lors de l'assaut donné le 17 février, est parti en chantant, entraînant ses camarades par son enthousiasme. A été tué au cours de cet assaut.

Soldat AUDRAN, 132^e d'infanterie : tué glorieusement pendant l'assaut du 21 février en s'élançant dans une tranchée allemande fortement défendue. Était depuis le début de la campagne un modèle de bravoure et d'énergie pour toute sa compagnie.

Brancardier EVANGELISTA, 173^e d'infanterie : s'est exposé à maintes reprises pour aller prodiguer ses soins aux soldats blessés. A été tué en allant donner des soins à un soldat blessé tombé dans un endroit très dangereux et constamment battu par le feu d'une mitrailleuse ennemie.

Sapeur mineur SEREIN, 4^e génie : blessé en ramenant en avant une troupe qui hésitait devant une attaque ennemie.

Sous-lieutenant MARTIN, 164^e d'infanterie : blessé une première fois par une balle, s'est relevé et a continué à entraîner sa section à

l'attaque jusqu'au moment où il est tombé frappé d'une balle au front.

Sous-lieutenant MENARD, 248^e d'infanterie : grièvement atteint d'une balle au ventre en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées allemandes, a refusé tout secours et est tombé en criant : « Ce n'est rien, les gars ! En avant ! En avant ! »

Capitaine BARON, 271^e d'infanterie : a conduit avec intrépidité sa compagnie à l'assaut de la position ennemie, a enlevé les première tranchées ; est tombé mortellement frappé d'une balle au front au moment où il entraînait à nouveau sa compagnie sur les tranchées de deuxième ligne ennemies.

Sous-lieutenant LUCAS, 271^e d'infanterie : est tombé mortellement blessé en s'élançant courageusement, sous un feu violent de mitrailleuses ennemies, sur la position conquise, pour y installer sa mitrailleuse.

Sous-lieutenant TALHOUET, 271^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie après la mort de son capitaine et est tombé frappé d'une balle dans la tête, tirée à bout portant, au moment où il entraînait brillamment sa compagnie à l'assaut des tranchées de 2^e ligne ennemies.

Capitaine CAZALS, état-major d'une brigade : a fait dans les tranchées de première ligne et sous un feu violent, de nombreuses reconnaissances pour préparer les attaques du 16 février, et a rapporté des renseignements qui ont contribué au succès de l'opération.

Chef de bataillon CHARRIOU, état-major du génie : adjoint au lieutenant-colonel commandant du génie du corps d'armée, a puissamment secondé cet officier supérieur dans la préparation des attaques, par la sappe et la mine, des positions allemandes. Chargé de la direction immédiate des chantiers, a fait preuve de zèle et d'initiative ; exceptionnellement actif, s'est dépensé sans compter, se faisant remarquer aux points les plus dangereux.

Lieutenant-colonel PERIER D'HAUTE-RIVE, 83^e d'infanterie : chargé de diriger les attaques sur les tranchées d'un bois, s'est emparé de cet objectif, le 17 février, et, ayant été repoussé pendant la nuit par un violent retour offensif de l'ennemi, a chassé celui-ci, a repris les tranchées et s'y est définitivement installé.

Sous-lieutenant NOELL, 83^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne un entrain et un dévouement au-dessus de tout éloge. Le 17 février, a énergiquement entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies où il a été mortellement frappé.

Sous-lieutenant BELBEZÉ, 83^e d'infanterie : officier brave autant que modeste ; entraîné, le 17 février, sa section à l'assaut d'une position allemande, malgré le feu de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies, donnant à nouveau l'exemple du plus grand courage ; est tombé atteint de trois blessures au moment où il atteignait la tranchée ennemie.

Sergent RAMONFAUR, 83^e d'infanterie : le 17 février, chargé avec sa section de tenir un point particulièrement important et périlleux, a sollicité quand on venait le relever, après un service de vingt-quatre heures, la faveur de continuer à défendre ce poste.

Adjudant LAMARQUE, 83^e d'infanterie : a toujours commandé sa section avec une autorité et un brillant entrain qu'il avait su communiquer à ses hommes et dont il a une dernière fois fait preuve pendant les assauts du 17 février, où il a été mortellement frappé.

Soldat CONTE, 83^e d'infanterie : le 17 février, en défendant un barrage qui avait sollicité l'honneur de garder, a été mortellement frappé.

Soldat HEUILLET, 83^e d'infanterie : modèle de bravoure et de courage, toujours le premier dans les attaques, s'est présenté à plu-

sieurs reprises comme volontaire pour accomplir les missions les plus périlleuses.

Adjudant CAZALS, 83^e d'infanterie : le 17 février, s'est élancé à la tête de sa section avec beaucoup de bravoure à l'assaut d'une tranchée allemande, malgré le feu nourri de l'infanterie allemande. A pris part à tous les combats de la campagne dans lesquels il s'est toujours distingué par ses qualités de courage et de sang-froid.

Soldat NOGUES, 83^e d'infanterie : étant en sentinelle le 17 février, et tirant sur une patrouille ennemie a eu son fusil brisé par un éclat d'obus, a pris aussitôt celui de son voisin et a continué, donnant ainsi à tous un bel exemple de courage et de sang-froid.

Soldats BRUNE et MARROT, 83^e d'infanterie : sous le feu de l'ennemi et en terrain découvert, sont allés le 17 février près de la tranchée ennemie pour en ramener leur lieutenant grièvement blessé.

Sergent CASTELBON, 83^e d'infanterie : le 17 février, a bravement et sous un feu très violent défendu un barrage établi dans une tranchée récemment conquise ; dans plusieurs circonstances a également fait preuve de grand courage, de sang-froid et de hardiesse.

Sergent-major SABRIÉ, 83^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'énergie dans la conduite de sa section pendant les assauts du 17 février. A su faire travailler activement ses hommes dans la tranchée conquise malgré un feu intense et l'organisation avec beaucoup d'à-propos.

Sergent GOURBIN, 83^e d'infanterie : le 17 février a été grièvement blessé au moment où il s'élançait bravement à la tête de sa section et sous un feu violent à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Soldat DUBOSC, 83^e d'infanterie : a fait toute la campagne, se distinguant constamment par son courage et son dévouement. Grièvement blessé le 18 février, à son poste où il était resté, tandis qu'une contre-attaque arrivait jusqu'à sa pièce.

Brancardier LARTIGUE, 83^e d'infanterie : d'une santé précaire, a voulu cependant rester sur le front, se dépensant sans compter pour aller relever les blessés aux points les plus périlleux ; blessé grièvement au bombardement du 20 février, a son arrivée au poste de secours.

Soldat COUSSO, 83^e d'infanterie : musicien, brancardier depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve du plus grand dévouement et du plus grand courage dans son service de brancardier ; gravement blessé à la tête le 17 février.

Sergents MAURY et ROUGES et caporal CHEVARRIE, 83^e d'infanterie : ont, dans la nuit du 15 au 16 février, en qualité de volontaires, conduit des patrouilles très périlleuses le long des retranchements ennemis, afin d'aller reconnaître la façon dont ils étaient occupés.

Chef de bataillon FRANÇOIS, 59^e d'infanterie : chargé avec son bataillon d'enlever une lièze de bois reprise par les Allemands à la suite d'une contre-attaque, a pris d'excellentes dispositions et a apporté dans l'accomplissement de sa mission une vigueur et une énergie remarquables ; s'est emparé des tranchées ennemies et s'y est maintenu malgré deux contre-attaques successives qui ont été vigoureusement repoussées.

Sous-lieutenant CARRIER, 14^e d'infanterie : a lancé sa section, le 16 février, à l'assaut avec une remarquable énergie sur l'entonnoir d'une explosion de mine d'où il a réussi à la faire bondir et a sauté à sa tête dans la tranchée ennemie dont il s'est emparé.

Lieutenant GALTIER, 14^e d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses, a fait preuve, le 16 février, d'initiative intelligente et de dévouement en portant avec rapidité ses mitrailleuses dans les tranchées ennemies à peine conquises et a ainsi assuré des

le début la solidité de nos nouvelles positions.

Sous-lieutenant LAFARIE, 14^e d'infanterie : a chargé avec le plus grand courage, le 16 février, pour donner l'exemple à une unité hésitante. A été tué en appelant à lui ses hommes dans une tranchée conquise où il avait pénétré le premier.

Sous-lieutenant DE LAGUARRIGUE, 14^e d'infanterie : a trouvé, le 16 février, une mort glorieuse en donnant un bel exemple de courage à sa section pendant la charge.

Sous-lieutenant MALGARNY, 14^e d'infanterie : a brillamment enlevé, le 16 février, sa section pour la porter à l'assaut. Blessé à la tête, n'a été se faire panser qu'après avoir installé sa section dans les tranchées conquises et assuré la transmission de son commandement.

Lieutenant MAYNADIER, 14^e d'infanterie : a été mortellement frappé, le 17 février, alors que par son énergique attitude, il venait d'entraîner en avant sa troupe un moment influencée par une puissante poussée de l'ennemi.

Adjudant DE GASTOU, 14^e d'infanterie : s'est distingué par sa bravoure, en toutes circonstances, depuis le début de la campagne, et plus particulièrement le 16 février où il a été blessé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée.

Soldat GOMES-SILVA, 14^e d'infanterie : tombé mortellement atteint, le 16 février, alors que sorti des tranchées, il s'élance à l'assaut des lignes ennemies en entraînant ses camarades.

Soldat NESPOULOUS, téléphoniste au 14^e d'infanterie : chargé de porter le 20 février un appareil téléphonique de secours au poste du colonel, n'a pas hésité, pour accomplir sa mission, à traverser un terrain fortement battu par l'artillerie ennemie. Renversé par un obus et fortement confusé, n'en a pas moins accompli sa mission et ne s'est fait soigner qu'après avoir été relevé de son service.

Sergent-major LOURADOUX, 14^e d'infanterie : chef de la 1^{re} section d'assaut, a entraîné, le 19 février, ses hommes d'une façon remarquable et a pénétré le premier dans une tranchée allemande.

Sergent LAFORE, 14^e d'infanterie : pris le 19 février, sous le feu de deux mitrailleuses ennemies, a passé six heures dans un trou d'obus en faisant le coup de feu, et a rejoint sa compagnie à la nuit.

Sergent GARROS, 14^e d'infanterie : par son sang-froid et son énergie, a assuré le succès de l'attaque d'une tranchée ennemie, le 19 février.

Sergent BOUÉ, 14^e d'infanterie : est parti le premier de sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, le 19 février, entraînant par son exemple toute la compagnie. Tué dans cet assaut.

Sergent RIVIERE, 14^e d'infanterie : a conduit, le 19 février, sa section d'une façon remarquable à l'assaut des tranchées allemandes, et la maintenue sur place sous un feu formidable.

Caporal GAILLAGUET, 14^e d'infanterie : l'ennemi ayant réussi, le 19 février, à engager d'une quinzaine de mètres dans un boyau, s'est précipité, baïonnette au canon, à la tête de quelques volontaires sous un feu extrêmement violent de bombes et en a délogé l'ennemi. Tué à la fin de son attaque pleinement réussie.

Caporal CLUZET, soldats **MATHIEU**, **FRUGIER** et **LAGARDELLE**, 14^e d'infanterie : se sont précipités volontairement, le 19 février 1915, baïonnette au canon, sous un feu extrêmement violent de bombes et ont délogé l'ennemi d'un boyau dont il s'était emparé après avoir tué tous ses défenseurs.

Soldats BILLAT et **CHAMBERON**, 14^e d'infanterie : ont participé, le 19 février, à la prise d'une mitrailleuse ennemie et ont tué les servants qui se disposaient à l'emporter.

Soldat CARRY, 14^e d'infanterie : s'est lancé l'un des premiers à l'assaut d'une tranchée allemande, le 19 février, et a, par son courage, son sang-froid et son bel exemple, contribué au succès de l'assaut.

Aspirant ROUFFIAC, 14^e d'infanterie : a engagé sa section avec un entrain remarquable, le 16 février, pour seconder l'effort des compagnies de première ligne, et a fait une vingtaine de prisonniers allemands.

Sergent JOUVE, 14^e d'infanterie : sorti le premier de la tranchée pour se porter à l'assaut,

le 16 février, et arrivé dans la tranchée ennemie, a immédiatement élevé un barrage en sacs à terre pour empêcher tout retour offensif de l'ennemi et a défendu ce barrage pendant vingt-quatre heures.

Sergent SERGENT, 14^e d'infanterie : blessé à une main, le 16 février, a continué à assurer le commandement de son unité et a défendu la tête de sappe où il avait été placé. N'a été se faire panser que sur l'ordre de son chef.

Soldat BALAGNAC, au 14^e d'infanterie : a, par son énergie et son exemple, entraîné ses camarades à l'assaut des tranchées ennemies le 16 février.

Caporaux MATHIEU, **SURRE** et **BOUDAT**, soldats **BARBELANE** et **DUMAUX**, 14^e d'infanterie : à l'attaque des tranchées allemandes 47, se sont particulièrement distingués le 16 février et ont fait preuve de beaucoup de courage et d'abnégation en exhortant leurs camarades à pousser de l'avant.

Caporal BOIVIN, 14^e d'infanterie : n'a pas hésité, le 16 février, à se porter en avant sous le feu dans un terrain complètement découvert pour assurer plus rapidement le reapprovisionnement en munitions d'une unité engagée.

Soldat POUZAC, 14^e d'infanterie : placé le 16 février en tête de sappe avec un de ses camarades sous un feu violent et malgré la mort de son camarade, a rempli sa mission d'observateur pendant toute la durée d'une contre-attaque ennemie.

Soldat LAUTIE, 14^e d'infanterie : arrivé un des premiers dans une tranchée ennemie, le 16 février, s'est immédiatement multiplié pour la retourner et a permis ainsi de repousser une contre-attaque ennemie.

Sergent DUCHENIN, 14^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités militaires, le 16 février, en montant à l'assaut d'une position ennemie solidement tenue et malgré un tir violent de mitrailleuses. Grièvement blessé.

Caporal BLAZY, 14^e d'infanterie : a fait preuve des plus belles qualités militaires, le 16 février, en montant à l'assaut d'une position ennemie solidement tenue et malgré un tir violent de mitrailleuses. Grièvement blessé.

Soldat BOUÉ, 14^e d'infanterie : avec un sang-froid et un courage remarquables, a participé le 16 février par son activité d'excellent tireur à l'organisation défensive d'un entonnoir nouvellement occupé.

Sergent SILVANI, 14^e d'infanterie : parti en tête de sa demi-section, s'est engagé dans les tranchées allemandes le 16 février, en entraînant sa fraction. Blessé légèrement pendant l'action.

Lieutenant BOUÉ, 209^e d'infanterie : blessé gravement le 27 août d'une balle au bras droit, réintègre son corps à peine guéri. A l'attaque du 12 février, s'élance à la tête de sa compagnie sur les tranchées ennemies. Malgré le feu terrible des mitrailleuses et le tir de barrage des 105, atteint la tranchée allemande avec une poignée d'hommes. Entouré personnellement et sommé de se rendre, décharge son revolver sur l'ennemi et est frappé à mort.

Sous-lieutenant DUPIN, 209^e d'infanterie : A l'attaque du 12 février, s'est porté avec sa section jusque sur les réseaux de fils de fer ennemis où il a été glorieusement frappé à mort.

Capitaine RUFFIÉ, 209^e d'infanterie : cité deux fois à l'ordre du corps d'armée pour ses beaux exemples de dévouement et de courage héroïque, est allé à nouveau, dans la nuit du 13 au 14 février, relever devant les tranchées allemandes le corps d'un de ses camarades officier, tué le 12, déterminant par son exemple de hardis patrouilleurs à ramener dans nos lignes les corps de dix-sept soldats français.

Sous-lieutenant CASSAN-RAVEL, 209^e d'infanterie : dans la nuit du 13 au 14 février, s'est porté en rampant à 10 mètres d'un petit poste allemand dont il a essuyé le feu à plusieurs reprises, ramenant les corps de sept de nos soldats dans nos tranchées.

Adjudant GANDIN, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, a conduit sa section à l'assaut avec un entrain admirable et a été frappé mortellement en entraînant à la conquête d'une deuxième tranchée ennemie.

Sergent AUBERT, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, a pris le commandement de sa section dont le chef avait été tué; l'a lancée à l'assaut des tranchées allemandes

en criant : « En avant ! » au moment où il tombait grièvement blessé.

Sergent DE LA BARRIÈRE, 209^e d'infanterie : à l'attaque du 12 février, a conduit sa demi-section à l'assaut avec un courage entrain. Appelé par les circonstances à prendre le commandement de la section, l'a portée vaillamment en avant malgré ses pertes. Blessé mortellement a assuré la transmission de ses ordres pendant encore quelques minutes au bout desquelles il a expiré.

Sergent MAGNAC, 209^e d'infanterie : a rampé dans la nuit du 13 au 14 février jusqu'aux lignes ennemies d'où il a rapporté tout seul au bout de cinq heures d'efforts surhumains le corps d'un soldat français.

Lieutenant DURAND, 23^e d'artillerie : s'est distingué par son habileté, son courage et son dévouement dans l'établissement de mortiers dans les tranchées à moins de 100 mètres de l'ennemi et la destruction de fils de fer, une première fois le 8 décembre, puis le 20 décembre et le 16 février; a obtenu de son personnel, par son exemple et son bel entrain, le rendement maximum.

Sous-lieutenant DUBOIS, 209^e d'infanterie : a dirigé tout le personnel des observateurs de tir du 75 dans les tranchées de première ligne dans le secteur de la division depuis le 25 décembre; se dépense sans compter lui-même chaque jour pour l'observation de ses tirs, se distingue par son habileté, son courage et son allant.

Lieutenant GUILLARD, 1^{re} artillerie de montagne : a installé sa section dans les tranchées sous le feu violent de l'artillerie lourde, donnant le plus bel exemple de courage et de sang-froid et assurant le service de ses pièces jusqu'au moment où il fut tué à son poste de commandement.

Maréchal des logis PLANCHAMP, 1^{re} d'artillerie de montagne : dans l'installation d'une pièce de 65 mm de montagne, a montré le plus grand courage; a travaillé huit nuits consécutives à la construction d'un abri chaque jour démolit; a été enseveli, le 12 février, dans cet abri, dans l'embrasure duquel est venu éclater un obus de 105.

Canonier PAPOT, 1^{er} rég. d'artillerie de montagne : dans l'installation d'une pièce de 65 mm de montagne à moins de 30 mètres de l'ennemi, a montré le plus grand courage; a travaillé huit nuits consécutives à la construction d'un abri chaque jour démolit; a été enseveli le 12 février dans cet abri, dans l'embrasure duquel est venu éclater un obus de 105.

Canonier MALEGRE, 1^{er} d'artillerie de montagne : tombé glorieusement à son poste de combat en assurant le service de ses pièces installées dans les tranchées sous un feu violent d'artillerie lourde (période du 16 au 20 février).

Canonier DURIEUX, 1^{er} d'artillerie de montagne : tombé glorieusement à son poste de combat en assurant le service de ses pièces installées dans les tranchées sous un feu violent d'artillerie lourde (période du 16 au 20 février).

Sous-lieutenants BRU et **MASSONI**, génie, compagnie 17/2 : marchant en tête d'un détachement de sapeurs qui devait organiser l'entonnoir aussitôt après l'explosion du fourneau, se sont portés en avant avec une telle vigueur qu'ils ont été fortement contusionnés par les projections. Sont néanmoins restés à leur poste et ont dirigé les travaux de leur équipe jusqu'à la fin de l'action.

Capitaine MERCHEZ, 20^e d'infanterie : le 20 décembre, s'est élancé à la tête de sa compagnie avec un sang-froid remarquable à l'assaut d'une position allemande formidablement organisée; est tombé mortellement frappé.

Capitaine RIEUNEAU, 1^{er} génie : commandant le génie d'une division, a tenu à surveiller personnellement sous un bombardement intense de l'ennemi l'exécution d'un travail particulièrement dangereux et a été grièvement blessé (attaque du 16 février).

Aumônier CASTAING, groupe de brancardiers d'une division : depuis le début de la campagne a fait preuve de beaucoup de zèle, de tact et de bravoure dans l'accomplissement de ses fonctions. Se porte fréquemment jusqu'aux premières lignes pour s'entretenir avec les blessés et s'est employé très activement à seconder l'autorité militaire afin d'assurer une sépulture convenable aux militaires qui ont été tués.

CITATIONS

(Suite.)

Sergents DELAIRE et **PARTRIDGE**, 1^{er} groupe des escadilles de bombardement : ont assuré quotidiennement, pendant trois mois, avec le plus grand entrain et un courage parfait, le service d'observateur bombardier concurremment avec leur service de sergent mécanicien. Ont effectué leur apprentissage de pilote sur le front dans l'espace de deux mois, en continuant leur service d'observateur bombardier. Ont terminé avec succès les épreuves du brevet militaire en bombardant, seuls à bord de leur appareil, des positions intéressantes de l'ennemi.

Officier d'administration CHIAPPE, ambulance 10/XI : belle conduite et remarquable énergie au moment des périodes de bombardement où sa formation sanitaire était dans l'axe du tir ennemi et où il se tenait auprès des malades pour les rassurer par son calme et ses paroles encourageantes. A rendu des services exceptionnels, depuis la mobilisation, par son activité et son dévouement inlassables ainsi que par la sûreté de son acquis professionnel.

Sergent HALGRAIN, 1^{er} génie : au cours d'une attaque de nuit, a assuré, avec courage et sang-froid, sous le feu de l'ennemi, le fonctionnement d'un projecteur et a été grièvement blessé au bras et à la poitrine.

Lieutenant DE BOUY de **LAVERGNE**, 8^e chasseurs : belle attitude sous le feu depuis le début de la campagne. A fait preuve du plus beau dévouement et du plus beau courage au combat du 10 novembre où il est glorieusement tombé frappé d'une balle en plein front.

Lieutenant CRUBLIER de **FOUGERES**, 8^e chasseurs : s'est signalé par son audace et son habileté au cours de nombreuses reconnaissances dans lesquelles il a recueilli des renseignements précieux. A fait preuve de la plus grande ténacité et du plus grand courage au combat du 10 novembre, où il est tombé mortellement frappé par une balle en arrière de la tempe.

Lieutenant de réserve DU BREUIL de **SAINT-GERMAIN**, 13^e dragons : officier d'une bravoure éprouvée. A été tué le 22 février en se portant au secours de plusieurs de ses cavaliers en patrouille qui venaient d'être tués ou blessés en avant de sa tranchée.

Maréchal des logis POUSSOT, 13^e dragons : est resté seul, en présence d'une très forte patrouille ennemie, aux côtés de son officier tué et ne s'est retiré que quand il l'eût ramené dans nos lignes avec le concours d'un camarade.

Sous-lieutenant MARJOLET, 60^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur le front à peine guéri. Tué à la tête de sa section en résistant énergiquement à la poussée d'une violente contre-attaque.

Sous-lieutenant DROGNEY, 60^e d'infanterie : le 12 janvier, seul avec quelques hommes et séparé de sa compagnie a occupé une corne de bois abandonnée; a chargé à la baïonnette sous un feu violent, pour repousser une forte attaque allemande. Par sa brillante attitude, a rendu la liste du bois inviolable, s'est maintenu à cette liste pendant toute une journée, n'a rejoint sa compagnie que par ordre.

Adjudant-chef COURTOT, 60^e d'infanterie : très ferme attitude au feu le 12 janvier, a contribué par son calme et son sang-froid à maintenir ses troupes en première ligne, alors qu'elles étaient contre-attaquées par un fort parti allemand; a ainsi aidé à repousser quatre fois l'ennemi.

Sergent GIRARD, 60^e d'infanterie : brillante attitude au feu le 12 janvier; a lancé résolument la fraction qu'il commandait dans une contre-attaque sur un ennemi qui menaçait le flanc gauche de sa compagnie et s'est installé dans une tranchée abandonnée où il s'est maintenu jusqu'à l'arrivée de renforts.

Sergent PERRIN, 60^e d'infanterie : enseveli avec ses hommes sous les débris d'un abri abattu par deux gros obus, blessé lui-même, n'a pensé qu'à ses hommes blessés, les a dégagés avec le plus complet dévouement.

Sergent DECLARD, génie compagnie 7/3 : s'est signalé depuis le début de la campagne par son activité et son courage résolu. A été

blessé mortellement dans la nuit du 18 février, en faisant procéder à l'ouverture d'une tranchée à proximité des lignes ennemies. A continué, jusqu'à la mort, à donner des instructions à ses hommes pour l'achèvement du travail de son secteur.

Soldat HUET, 35^e d'infanterie : s'est offert pour exécuter un observatoire nécessitant un travail minutieux ne pouvant être fait que le jour sous le feu de l'ennemi. A réussi à terminer ce travail avant de tomber mortellement frappé; est tombé en disant : « Je suis mort, mais ça ne fait rien, nous les vaincrons ! »

Médecin aide-major PELIGAND, 60^e d'infanterie : a depuis le début de la guerre fait preuve de belles qualités de courage et d'énergie. A pris, au cours du combat, dans des conditions très difficiles, la direction du service de santé après la mort de son chef écrasé par un obus; et par son activité et sa présence d'esprit dans le danger a contribué à évacuer un grand nombre de blessés menacés de tomber aux mains de l'ennemi.

Maréchal des logis CHAUVELOT, 62^e d'artillerie : sous-officier tout à fait remarquable. A donné dans les circonstances les plus difficiles le plus bel exemple de courage et de sang-froid. Mortellement blessé le 21 août par un éclat d'obus, pendant le tir de sa batterie; a refusé de se faire transporter en arrière pour ne pas retarder le service des pièces.

Lieutenant KARCHER, 62^e d'artillerie : le 25 septembre, s'est offert spontanément pour observer un tir dans des conditions particulièrement dangereuses. A exécuté sa mission sous un feu très violent de l'artillerie ennemie et a été grièvement blessé.

Maréchal des logis DOIRET, 37^e d'artillerie : blessé d'une balle de shrapnell, s'est porté sous le feu violent de l'artillerie ennemie au secours de son capitaine mortellement frappé et l'a ramené dans un abri. Deuxième blessure reçue à l'ennemi depuis le début de la campagne.

Lieutenant de réserve SILHOL, 256^e d'infanterie : se portant en tête de sa compagnie pour renforcer la ligne de feu a été frappé mortellement par un obus et a dit à haute voix aux brancardiers qui l'emportaient qu'il ne regretait rien puisqu'il mourait pour son pays.

Adjudant VERNHES, 4^e génie : a fait preuve au cours de l'attaque du 14 février d'un très grand courage et du plus profond mépris du danger. N'a pas cessé pendant l'attaque de faire le coup de feu et de lancer des grenades. A été tué à la tête de sa section.

Sapeur BOUDARD, 4^e génie : grièvement blessé et ayant dû cesser tout travail dans une tranchée ennemie où avait pris pied la colonne d'assaut dont il faisait partie, a encouragé ses camarades à la résistance en chantant la *Marseillaise*. Est mort quelques heures après.

Sergent-major JOURNIAC, 256^e d'infanterie : a conduit sa section à l'attaque d'une position ennemie avec un courage et un entrain dignes des plus grands éloges et l'a maintenue sur sa position malgré un feu violent de mitrailleuses, de fusils et de grenades à main. Grièvement blessé.

Soldat BERNARD, 256^e d'infanterie : grièvement blessé au pied de la position occupée par l'ennemi a spontanément chanté la *Marseillaise* comme réponse à la sommation de se rendre faite par un officier allemand. A été tué aussitôt par une bombe.

Maréchal des logis MAGNE, 1^{er} dragons : sous-officier d'un courage remarquable et d'un dévouement absolu. N'a pas hésité à aller chercher et à rapporter avec un camarade le corps d'un officier tué sous le feu d'une patrouille ennemie.

Chef de bataillon BOBO, 216^e d'infanterie : tué le 20 septembre en défendant les positions qu'il avait ordre de tenir à outrance.

Capitaine MONROUX, 216^e d'infanterie : tué le 13 septembre en tête de son bataillon qu'il commandait provisoirement et qu'il entraînait avec la plus grande bravoure à l'assaut des tranchées allemandes d'un plateau.

Lieutenant de réserve BOURDIER, 216^e d'infanterie : tué le 13 septembre en entraînant sa compagnie à une attaque de tranchée sous un feu des plus violents.

Lieutenant de réserve PONCET, lieutenant **GUERARD** et sous-lieutenant **CANIONI**, tués le 20 septembre en défendant les positions qu'ils avaient ordre de tenir à outrance.

Sergent MAQUET, 216^e d'infanterie : blessé à la jambe le 6 septembre dans la matinée, a conservé son commandement et n'a consenti à aller à l'ambulance qu'à la cessation du mouvement en avant à la fin de la journée.

Sergent REBY, 216^e d'infanterie : le 20 septembre, tous les officiers de son bataillon étant tombés pendant le combat, a reçu du chef de corps blessé grièvement lui-même le commandement des défenseurs d'une ferme et a assuré la défense de cette ferme, permettant ainsi à la division de contre-attaquer et de refouler l'ennemi.

Capitaine GARGAT, 216^e d'infanterie : le 20 septembre, alors que l'ennemi envahissait une ferme, a pris le commandement d'une compagnie de réserve avec laquelle grâce à sa résolution, son énergie et son opiniâtreté il a arrêté une attaque extrêmement violente. A fait preuve de la plus grande bravoure et a été blessé grièvement.

Sergent BEAUPLET, 233^e d'infanterie : chargé de la direction des soldats affectés au service des mines de tranchées, ayant appris qu'une équipe de travailleurs avait découvert un bourrage de fourneaux de mines établi par l'ennemi, s'est porté immédiatement sur ce point pour diriger le travail très dangereux de destruction de ce fourneau de mine. A été tué pendant le débouillage par l'explosion du fourneau et enseveli dans le rameau avec un travailleur. Excellent sous-officier, courageux, avait déjà été blessé.

Soldat ROMILLON, 233^e d'infanterie : soldat employé au travail des mines, ayant appris que ses camarades au travail avaient atteint le bourrage d'un fourneau de mine allemand, s'est porté immédiatement et volontairement sur les lieux pour coopérer au travail de destruction du fourneau de mine, sachant très bien le danger qu'il courait. A été tué et enseveli avec son sergent dans le rameau par suite d'une explosion.

Maréchal des logis JOBERT, 2^e d'artillerie : a toujours fait preuve des plus belles qualités d'entrain et de courage et n'a cessé de maintenir le moral de ses hommes au degré le plus élevé. S'est particulièrement distingué en accomplissant, sous le feu de l'artillerie ennemie, une mission périlleuse pour laquelle il s'était offert spontanément.

Capitaine LAVIALE de **LAMEILLIÈRE**, 6^e d'artillerie : ayant, le 19 août, détruit une batterie à cheval, est resté le lendemain en batterie à 1.000 mètres d'une lièvre où il a arrêté l'ennemi; ne s'est retiré, tout soutien étant disparu, qu'après avoir vidé les coffres, épuisé les cartouches de ses mousquetons, mis son matériel hors d'état et alors que l'infanterie ennemie arrivait à 600 ou 700 mètres.

Maréchal des logis CHAUTANT, 6^e d'artillerie : le 21 août, sous un feu violent d'une attaque d'infanterie rapprochée, a moins de 1.000 mètres, a assuré personnellement le service de sa pièce, remplaçant le tireur blessé. A fait le coup de feu avec les servants, les caissons étant vides de projectiles et le soutien s'étant replié.

Adjudant-chef ROCHE, 53^e bataillon de chasseurs : s'est toujours fait remarquer par son courage depuis le début de la campagne. Au combat du 1^{er} novembre, chargé d'attaquer une maison où les Allemands s'étaient réfugiés, s'est acquitté brillamment de sa mission en faisant 23 prisonniers dont 1 officier.

COMPAGNIE DU GÉNIE 14/5 : placée pendant plus de trois mois dans un secteur difficile, a contribué, sous la direction de ses chefs, le lieutenant **POMEAU** et les sous-lieutenants **LAGIER** et **SCHULTZ**, au prix de grandes fatigues vaillamment supportées et de pertes sérieuses, à prendre l'avantage dans une guerre de sapes et de mines, sans merci, sur un adversaire actif et entreprenant.

Soldat BOURELLY, 33^e d'artillerie : blessé à deux reprises, les 15 et 18 octobre, aux combats, a chaque fois refusé de quitter son poste pour se faire panser et a attendu la cessation du tir, à la fin de la journée, pour se rendre au poste de secours.

Capitaine LEROY-BEAULIEU, groupe de 90 d'un G. D. : après avoir conformément aux ordres reçus, assuré la retraite de la batterie, est revenu sur la position se joindre aux éléments d'infanterie qui l'occupaient encore, et y est tombé glorieusement frappé d'une balle à la tempe.

Caporal CUVEZ-COMBAZ, 2^e bataillon de chasseurs alpins : s'est offert pour l'accom-

plissement d'une mission périlleuse afin de se rendre compte de travaux exécutés par l'ennemi; s'en est approché à 25 mètres, a pu rester en observation durant vingt minutes et quoique sérieusement blessé au cours de cette opération, rapporter des renseignements utiles à ses chefs; a fait preuve, avant comme après sa blessure, du plus grand courage.

Chasseur SIMON, 1^{er} bataillon de chasseurs: engagé volontaire de la classe 1915: a donné à ses camarades un bel exemple de courage en s'offrant pour aller placer des défenses accessoires à 15 mètres en avant d'une tranchée à 50 mètres de l'ennemi; a été mortellement blessé.

Capitaine DAVY, 109^e d'infanterie: au combat du 14 août, blessé mortellement d'une balle au ventre, en entraînant sa compagnie à l'assaut. Donnait encore ses ordres quand un obus l'a tué avec les trois hommes qui le transportaient.

Sous-lieutenant VINCENT, 109^e d'infanterie: au combat du 14 août, après la mort du capitaine DAVY, a pris le commandement de sa compagnie qui chargeait à la baïonnette; tué d'une balle au cœur pendant l'assaut.

Sous-lieutenant MORAT, 109^e d'infanterie: le 14 août a été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut de la lisière d'un village.

Lieutenant HUGON, 109^e d'infanterie: au combat du 19 août, étant en réserve avec deux sections, les a entraînées en avant pour dégager le colonel et un groupe d'officiers; a été tué à 40 mètres de la ligne ennemie.

Capitaine GRIBELIN, 109^e d'infanterie: au combat du 27 août a porté sa section sous le feu à la lisière du village, où le capitaine venait de tomber. A été tué en exécutant la reconnaissance sous le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant VACHERIE, 109^e d'infanterie: au combat du 27 août, a porté sa section sous le feu à la lisière du village où le capitaine venait de tomber mortellement frappé. A été tué en arrivant sur la position.

Lieutenant HUMBERT, 109^e d'infanterie: au combat du 27 août, a porté sa section en avant pour dégager les fractions voisines, la maintenant sous un feu violent. A été tué.

Médecin aide-major PIGNEROL, 109^e d'infanterie: médecin d'une valeur professionnelle remarquable et d'un dévouement sans bornes, après avoir rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne, a été tué le 10 septembre au poste de secours, en passant les blessés.

Lieutenant LAMAIRESSE, 109^e d'infanterie: le 8 octobre, s'est offert, malgré le péril, pour aller observer l'ennemi du haut du pylône d'une fosse soumise au feu des deux artilleries, allemande et française. Tué à son poste.

Capitaine MOIROU, 109^e d'infanterie: le 27 octobre, devant aller occuper avec sa compagnie un emplacement battu par le feu ennemi, sans boyau de communication et sans tranchées, est allé reconnaître lui-même, à la tombée du jour, avec une patrouille, les chemins pour faire suivre à sa compagnie. Mortellement blessé, a succombé le lendemain.

Chef de bataillon DIDIERJEAN, 149^e d'infanterie: a été tué, le 14 août, à la tête de son bataillon, au moment où il se portait vers les premiers éléments de la compagnie d'avant-garde pour reconnaître la situation et le terrain avant de donner son ordre d'engagement. A donné ses ordres jusqu'au dernier souffle de vie, avec un courage au-dessus de tout éloges.

Sous-lieutenant QUEMINET, 149^e d'infanterie: le 9 novembre a, grâce à son sang-froid et à son énergie, maintenu sa section pendant toute une journée sous un violent bombardement; a, par trois fois repoussé une attaque d'infanterie allemande; blessé grièvement à la jambe, ne s'est laissé transporter à l'arrière qu'après avoir remis le commandement à un sous-officier.

Sous-lieutenant LEDRAPPIER, 149^e d'infanterie: chef de section d'une bravoure extraordinaire. A été grièvement blessé à la bouche, le 5 novembre, en montant debout et sabre au clair sur le parapet d'une tranchée pour entraîner à l'assaut ses hommes, un moment hésitants devant la violence du feu.

Lieutenant de réserve NANTA, 7^e zouaves: sa section de mitrailleuses ayant été mise hors de service a pris le commandement d'une section de la compagnie RIGOUROT, blessé au bras, puis atteint d'une seconde blessure

n'a pas voulu quitter sa section et est tombé mortellement frappé après avoir fait preuve de qualités d'homme et de soldat de tout éloges.

Infirmiers BOURJADE et AROUM-BAH, 2^e rég. de marche de tirailleurs: alors qu'un obus venait de tomber sur le poste de secours du régiment, blessant grièvement un infirmier et deux malades, ont fait preuve de beaucoup de sang-froid et de dévouement en se portant au secours des blessés et en faisant abriter les autres malades.

Sous-lieutenant CUCUEL, 2^e tirailleurs: voulant se rendre compte de l'effet du tir d'une mitrailleuse ennemie, est resté dans un poste avancé de sa compagnie malgré un bombardement sérieux d'obus de 150. A été blessé à la nuque.

Adjudant-chef COMBRET, 3^e zouaves de marche: en présence d'une formidable explosion, sous un violent bombardement, a maintenu sa section sur place et par son calme et son énergie a contribué à enrayer l'attaque de l'ennemi.

Adjudant LUQUET, 3^e zouaves de marche: remarquable de sang-froid en présence d'une formidable explosion de mine ennemie et d'un violent bombardement. A fait immédiatement occuper les rebords de l'entonnoir et a contribué à enrayer l'attaque de l'ennemi.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur:

Au grade de chevalier.

Sous-lieutenant LOUIS, 83^e territorial d'infanterie: a fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid dans le commandement de sa section de mitrailleuses. Blessé une première fois, a continué son service, puis grièvement, une deuxième fois, le 1^{er} octobre, est revenu sur le front aussitôt guéri.

Lieutenant GEORGE, 4^e hussards: blessé une première fois, a rejoint son régiment aussitôt guéri. A été blessé à nouveau grièvement par un éclat d'obus, le 3 septembre.

Lieutenant de réserve DE SOYE, 18^e chasseurs: a fait preuve de la plus grande bravoure en entraînant son peloton à l'assaut le 13 février. Grièvement blessé d'un éclat d'obus.

Lieutenant de réserve GUIGNARD, 35^e d'infanterie: a entraîné brillamment et maintenu sous le feu pendant trois jours une compagnie nouvellement formée qui, malgré des pertes sensibles, n'a pas donné le moindre signe de défaillance.

Sous-lieutenant NOSCEREAU, 314^e d'infanterie: ayant pénétré avec sa compagnie dans des retranchements ennemis, s'y est maintenu au contact immédiat, malgré des pertes très sérieuses, pendant quatre jours et trois nuits (quatre citations dont l'une à l'ordre de l'armée).

Capitaine de réserve DE TARADE, 232^e rég. d'infanterie: officier de première valeur dont l'attitude héroïque et l'énergie ont entraîné sa troupe à l'attaque et l'ont maintenue au contact sous le feu, sans discontinuer pendant trois jours.

Abbé DOREVAL, aumônier volontaire, groupe de brancardiers d'une division: est demeuré pendant trois jours dans un village bombardé pour prodiguer aux blessés les secours de son ministère. Toujours aux points les plus exposés, il a contribué à maintenir au niveau le plus élevé le moral de la troupe, avec laquelle il vit continuellement, en lui inspirant la plus grande admiration.

Capitaine de réserve COUILLARD, 277^e d'infanterie: craignant pour l'assaut d'un village une hésitation de ses hommes abrités dans les tranchées, s'est porté armé d'un fusil baïonnette hante, à 20 mètres en avant de la compagnie qu'il a entraînée; blessé très grièvement à la poitrine, a crié au sous-lieutenant: « Je suis perdu, soignez bien ma 17^e ».

Médecin-major RIPAULT, 277^e d'infanterie: a assisté à toutes les actions de son régiment; a été d'un dévouement complet. Pendant les combats des 14, 15 et 16 février, a soigné les blessés avec un calme et un sang-froid remarquables, bien que le poste de secours fût dans une zone très battue par les feux d'artillerie.

Capitaine de réserve DE LA GRANDIÈRE, 277^e d'infanterie: commandant de compagnie

de premier ordre, déjà signalé par sa bravoure à l'attaque d'un village, s'est emparé du cimetière et des tranchées allemandes devant un village fortifié.

Médecin-major BOURGAREL, 36^e d'infanterie coloniale: au cours du combat du 18 février, son bataillon, étant en réserve, s'est porté spontanément sur la ligne de feu, sous un bombardement violent d'artillerie, pour assurer le service médical de l'autre bataillon engagé dont deux médecins venaient d'être mis hors de combat (l'un tué, l'autre grièvement blessé). S'est distingué au régiment depuis le début des hostilités par son mépris du danger et son dévouement, notamment aux combats des 25 et 30 août. Déjà cité à l'ordre de la division pour sa belle attitude.

Lieutenant de réserve OLLIVIER, 36^e d'infanterie coloniale: le 18 février, sous un feu violent d'artillerie, a conduit sa section à l'assaut de la position ennemie avec une remarquable bravoure. Officier d'une rare énergie. Étant au 6^e colonial, a été blessé une première fois d'une balle au bras le 21 août, est resté à la tête de sa troupe, a été blessé une deuxième fois le 25 août d'une balle à la cuisse. Est revenu sur le front dès guérison.

Sous-lieutenant THIEBAULT, 27^e d'infanterie: sorti de Saint-Cyr le 2 août, a reçu le 20 août une première blessure à la suite de laquelle il a été évacué sur l'arrière. Ayant rejoint son régiment le 14 octobre, a été de nouveau atteint de deux blessures, dont l'une très grave le 21 décembre.

Sous-lieutenant HAXAIRE, 328^e d'infanterie: commande une compagnie avec la plus grande compétence depuis quatre mois. Le 10 février, attaqué par la mine et les bombes, puis par des forces considérables, a résisté pendant un jour et une nuit et a repoussé toutes les attaques venues jusqu'à lui du parapet de sa tranchée. Bien que l'ennemi se soit dressé, n'a pas perdu un pouce de terrain et a réussi à repousser l'ennemi.

Sous-lieutenant CHOTIN, 162^e d'infanterie: blessé dès le début de la campagne, est revenu sur le front le 10 janvier. S'est particulièrement distingué à l'affaire du 9 février. Blessé à nouveau d'un éclat de bombe à la tête, a rallié les quelques hommes restés valides de sa section et en a gardé le commandement jusqu'à ce qu'il ait été traversé par une balle dans la paroi thoracique gauche. Ne s'est retiré du front que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Capitaine PATOUR, 61^e d'artillerie: sérieusement blessé une première fois à son poste d'observation, est revenu sur le front aussitôt qu'il s'est senti en état de reprendre son commandement. A été une seconde fois grièvement blessé à son poste.

Capitaine PIERRAT, 61^e d'artillerie: officier énergique et hardi, excellent tireur, habitué à pousser quand il le faut des canons à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Atteint à deux reprises d'éclats d'obus et d'une balle à la tête, a son poste aux tranchées.

Sous-lieutenant DELZANGLE, 338^e d'infanterie: chargé du commandement d'une compagnie de trois sections de mitrailleuses, a fait preuve d'une habileté et d'une audace tout à fait remarquables. Le soir, par une nuit noire, est retourné sur le lieu du combat, au milieu de partis ennemis, pour rechercher un canon lance-bombes qu'il a su retrouver et ramener.

Lieutenant de réserve HECQUET, 328^e d'infanterie: commande une compagnie depuis trois mois et en a fait une unité remarquable. Le 10 février, s'étant aperçu de la mise de feu à une mine que l'ennemi avait creusée sous ses tranchées, a fait écarter ses hommes à droite et à gauche, est resté à leur tête, et, dès que la mine fut explosée, a fait occuper rapidement l'excavation et a résisté pendant un jour et une nuit aux plus violentes attaques de l'ennemi qu'il a obligé à se replier.

Capitaine FRANÇOIS, état-major d'une division d'infanterie: a reçu deux graves blessures, le 21 février, en quittant son poste pour rejoindre, sous un feu intense, son chef d'état-major avec lequel il n'avait plus la liaison téléphonique rompue par l'éclatement d'un obus. A fait preuve, au cours de la campagne, d'énergie et d'initiative, particulièrement les 8 et 9 septembre.

Capitaine DECROUZ, 16^e bataillon de chasseurs: a mené très brillamment sa compagnie à l'assaut d'une position allemande. S'en est emparé et a su prendre des disposi-

tions très judicieuses pour empêcher la contre-attaque ennemie de pénétrer dans nos lignes.

Sous-lieutenant MARESCOT DU THIL-LEUL, 162^e d'infanterie: blessé le 24 août, a continué son service, blessé une deuxième fois le 6 septembre, est revenu sur le front le 22 novembre. Commande depuis cette époque une compagnie. Officier des plus distingués, a fait preuve, en maintes circonstances difficiles, des plus brillantes qualités militaires: coup d'œil, initiative, sang-froid, énergie.

Sous-lieutenant de réserve BOUSSAC, 162^e d'infanterie: blessé une première fois le 6 septembre, est revenu sur le front le 4 novembre. Blessé une deuxième fois le 8 novembre, est revenu à son corps le 6 février. Brillante conduite le 10 février.

Sous-lieutenant de réserve ALCAN, 16^e bataillon de chasseurs: blessé en conduisant bravement sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine COLLIN, 327^e d'infanterie: excellent officier d'une rare énergie et d'une bravoure admirable. A pris part à toutes les opérations de la campagne jusqu'au 30 août et s'est particulièrement distingué aux combats des 23 et 30 août. A été très grièvement blessé au cours de cette dernière affaire en entraînant vigoureusement sa compagnie à l'attaque. Lâché pour mort sur le champ de bataille et recueilli par les Allemands, s'est évadé dès qu'il en a eu la force, et non sans avoir recueilli sur l'ennemi tous les renseignements pouvant présenter de l'intérêt.

Sous-lieutenant NERSUM, 256^e d'infanterie: le 14 février, a conduit sa section à l'attaque d'une position ennemie avec un courage et un entraînement dignes des plus grands éloges. A reçu trois blessures et a conservé néanmoins le commandement de sa section de dix heures du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, l'encourageant à la résistance à outrance malgré un feu violent de mitrailleuses, de fusils et de grenades à main. A fait répondre par des coups de fusil aux sommations de se rendre faites par un officier allemand.

Lieutenant GALLAND, 53^e d'artillerie: a été blessé sérieusement à la cuisse et à la main en se rendant à un poste d'observation très avancé, le 19 février 1915. S'était déjà signalé depuis le début de la campagne par sa belle tenue au feu et la proposition des tirs de la batterie qu'il commandait (cité à l'ordre du corps d'armée le 18 janvier).

Sous-lieutenant de réserve BOCQUET, du 1^{er} dragons, adjoint au 31^e rég. d'infanterie: depuis le début de la campagne n'a cessé en toutes circonstances de faire preuve de la plus grande bravoure dans les situations les plus périlleuses; en dernier lieu a cherché à entraîner à l'assaut d'une position réputée presque inexpugnable, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, des éléments de son bataillon qui avaient vainement tenté plusieurs fois cet assaut. Grièvement blessé.

Chef de bataillon GUTTON, 76^e d'infanterie: a reçu, le 17 février, trois blessures des plus graves; avait déjà été blessé antérieurement. Bravoure incontestable.

Lieutenant PERALDI, 31^e d'infanterie: a enlevé, à la tête de la compagnie qu'il commandait, sous un feu très violent, une tranchée qui défendait l'accès d'un village. A entraîné ensuite sa compagnie dans ce village dont l'ennemi occupait les caves fortifiées, et, malgré la disproportion des forces en présence, après une violente lutte au fusil et à la baïonnette, est parvenu à gagner la lisière opposée.

Capitaine BOUHELLIER, 76^e d'infanterie: blessé, est revenu à son régiment; a, le 17 février, très brillamment conduit sa compagnie et, pendant un certain temps, a pris le commandement d'une colonne d'assaut. Remarquable attitude au feu.

Sous-lieutenant SAULET, 31^e d'infanterie: a pénétré, avec des éléments de la compagnie qu'il commandait, dans un village fortifié; s'y est maintenu pendant un certain temps malgré la violence des attaques ennemies, enflammant ceux qui avaient pu le suivre par son sang-froid et sa vaillance. A couru les plus graves dangers et, grâce aux qualités militaires dont il a fait preuve, a pu regagner heureusement une tranchée dans laquelle il a résisté avec succès à une contre-attaque de l'adversaire.

Sous-lieutenant BEJIN, 47^e d'artillerie: a assuré pendant plus de deux mois et presque tous les jours l'observation des tirs de sa

batterie dans des circonstances pénibles et très périlleuses; a rendu en maintes circonstances les plus grands services. A été grièvement blessé par un éclat d'obus près de son observatoire, le 27 janvier 1915.

Chef de bataillon NICOLAS, 3^e zouaves de marche: a commandé le 11^e bataillon du 20 septembre au 12 novembre, dans des conditions souvent difficiles, avec beaucoup de jugement, d'initiative et d'énergie. Blessé le 12 novembre, en portant son bataillon à l'attaque, et cité à l'ordre de l'armée pour sa belle attitude.

Capitaine RENOUX, état-major d'une division: officier des plus méritants, tant par son ancienneté que par ses services de guerre. Sorti depuis le début de la campagne à l'état-major d'une division. Y a toujours montré un dévouement et une conscience au-dessus de tout éloges. Blessé grièvement le 30 septembre, est rentré à la division le 23 octobre, et continue à manifester, quoique incomplètement guéri, le même zèle et la même activité. Est dans sa 25^e année de service.

Capitaine BURLAT, 3^e zouaves de marche: donne depuis le début de la campagne le plus bel exemple d'activité intelligente et de sang-froid. Très belle attitude au feu dans tous les combats. Blessé le 30 septembre, s'est empressé, sitôt rétabli, de venir reprendre le commandement d'une compagnie qui peut être présentée comme modèle.

Capitaine LEROUX, 42^e d'infanterie: très bon capitaine, énergique, intelligent et brave. S'est dépensé sans compter les 13, 14, 15 et 16 janvier pour organiser la défense du secteur de la tête de pont dont il était chargé.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire:

Adjudant CAUDAL, 19^e d'infanterie: dans la nuit du 6 au 7 février, était chef d'un poste avancé. Après l'explosion de trois fourneaux de mine allemands ensevelissant la moitié des hommes de sa section, n'a pas hésité à se porter en avant, avec les survivants, pour garnir la crête de l'un des entonnoirs et s'opposer à la marche en avant de l'ennemi. A résisté sur cette position avec la dernière énergie.

Soldat MATHIEU, 16^e d'infanterie: très dévoué, a fidèlement et consciencieusement rempli son rôle de musicien ou de conducteur, depuis le début de la campagne et malgré son âge avancé.

Sergent THIBAUDEAU, 137^e d'infanterie: s'est lancé avec une remarquable bravoure en tête de sa section, le 27 octobre, à l'assaut d'une tranchée allemande et a pénétré au milieu du réseau de fils de fer. Obligé de se replier sous un feu violent, est ressorti trois fois de sa tranchée avec trois soldats dévoués pour recueillir les blessés restés sur le terrain, et a réussi à en ramener 10.

Sergent SURIOT, 137^e d'infanterie: a fait preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid, le 22 août, le 7 septembre. Alors que sa compagnie se repliait, s'est porté seul en avant, et par ses appels et son exemple, a rallié sa compagnie sur l'emplacement qu'elle occupait primitivement. Le 13 septembre, sa compagnie privée de cadres s'étant repliée légèrement pour échapper au feu terrible des obusiers qui la décimaient, s'est reporté seul à un pont abandonné et l'a gardé toute la nuit avec quelques soldats dévoués qu'il avait rejoint. S'offre spontanément pour toutes les missions difficiles et périlleuses. Est un modèle de courage et de bravoure pour tous.

Maréchal des logis DESPAS, artillerie d'une division de cavalerie: le 8 septembre, sa pièce ayant été surprise par le feu de l'artillerie ennemie, perdant un homme et cinq chevaux, tombé lui-même grièvement atteint à la poitrine et à la cuisse, a donné le plus bel exemple d'énergie et de sentiment du devoir en maintenant le calme dans son personnel et en le commandant jusqu'à ce qu'il ait été relevé et remplacé. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Adjudant DESPRET, 161^e d'infanterie: a été blessé très grièvement le 29 janvier en entraînant sa section à l'attaque; a fait preuve d'une endurance exceptionnelle en suppor-

tant ses souffrances et en commandant qu'on emportât d'abord les autres blessés.

Soldat FAGOT, 91^e d'infanterie: a assisté à toutes les affaires auxquelles son bataillon a pris part. Belle attitude constante depuis le début de la guerre. Brillante conduite au combat du 22 janvier. Est entré le premier derrière son commandant de compagnie dans une tranchée ennemie. Désigné par tous (chefs et camarades) comme des plus méritants.

Chasseur MILLOT, 19^e bataillon de chasseurs: étant blessé, s'est pansé lui-même et n'a pas voulu être évacué. A depuis ce jour-là fait constamment son service dans la compagnie, sans aucune absence, avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Le 23 janvier 1915, a donné tout particulièrement des preuves de sang-froid et de mépris du danger dans l'accomplissement d'une mission de confiance en vue d'assurer une liaison.

Sergent CHAMBON, 86^e d'infanterie: s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son entraînement, son sang-froid et son courage. A formé un groupe important de patrouilleurs volontaires avec lesquels il a tenu des embuscades pendant tout le mois de janvier. Enfin, le 12 février 1915, a été blessé grièvement à 50 mètres d'un poste ennemi qu'il voulait enlever, par une balle qui a traversé les deux cuisses, lui fracturant le fémur droit.

Caporal MASSE, 4^e zouaves de marche: le 13 février, au cours d'un bombardement de nos tranchées par des mineurs venant d'avoir le bras droit arraché par un éclat de bombe, a fait preuve, plusieurs heures durant, d'un courage vraiment héroïque en exaltant par son attitude et ses paroles le moral de ses hommes. Tenait la campagne depuis le début de la guerre et s'était vaillamment conduit.

Canonnière DELCROIX, téléphoniste au 25^e d'artillerie: employé depuis quatre mois comme téléphoniste à sa batterie dont le poste d'observation est à 160 mètres des tranchées ennemies, a rempli ses fonctions avec le plus grand courage en circulant constamment sous le feu, pour assurer l'entretien de la ligne. Blessé très légèrement au mois de janvier par une balle de shrapnell n'a pas cessé son service et a été de nouveau atteint très grièvement le 16 février à la tête et à la poitrine par deux balles de fusil.

Sergent DREVILLE, 155^e d'infanterie: est sorti de sa tranchée le 21 janvier à deux heures pour aller jeter des pétards dans une tête de sape ennemie; a été blessé très grièvement. (Perte de l'œil droit).

Adjudant-chef BAZART, 161^e d'infanterie: s'est porté de sa propre initiative avec une demi-section à l'attaque d'une tranchée ennemie située dans un fourré et a obligé l'ennemi à abandonner ses parapets. Grièvement blessé.

Sergent-major FISSON, 161^e d'infanterie: très grièvement blessé le 29 janvier en allant lui-même reconnaître l'emplacement des tirailleurs ennemis; après avoir reçu cette blessure, a continué à pousser sa section en avant jusqu'à ce qu'il tombe évanoui.

Adjudant PINCEMIN, 2^e d'infanterie coloniale: brillante conduite au feu. Blessé en entraînant sa section à l'assaut le 29 janvier.

Claire BELLEC, 2^e d'infanterie coloniale: blessé le 18 novembre, en sonnant la charge lors de l'assaut donné par le régiment; sa blessure était légère, il a refusé de se laisser évacuer et a guéri sur le front. Pendant l'assaut du 29 janvier, a été blessé à nouveau en sonnant la charge et a continué à sonner, malgré sa blessure, jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces.

Sergent VIBERT, 15^e bataillon de chasseurs: blessé le 19 août et cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite, a, dès qu'il a été rétabli, demandé à revenir sur le front. A, le 25 janvier 1915, poussé sa section jusqu'aux réseaux de fils de fer de la position ennemie et l'a maintenue jusqu'à trois heures du matin en lui faisant creuser des tranchées sous un feu violent de mitrailleuses.

Sergent PAYET, 99^e d'infanterie: fait preuve en toutes circonstances du plus grand courage comme chef de groupe d'éclaireurs. Le 23 décembre a réussi un coup de main sur un poste d'écoute et a tué sur place 4 Allemands. Le 10 février, profitant du brouillard, s'est avancé avec quelques hommes jusqu'aux fils de fer allemands, a ramené 3 cadavres du combat du 23 novembre, en a identifié

- 15 autres et, après plusieurs voyages, a pu rapporter dans nos lignes 90 fusils restés sur le terrain, ainsi que deux bombes non éclatées de minenwerfer.
- Soldat CANOUEY, 14^e d'infanterie** : s'est emparé d'une mitrailleuse ennemie à l'assaut d'une tranchée ennemie le 19 février.
- Caporal DECOLLAS, 14^e d'infanterie** : s'est emparé d'une mitrailleuse ennemie à l'assaut d'une tranchée ennemie le 19 février.
- Soldat ROSSE, 28^e d'infanterie** : blessé grièvement, est resté pendant trois jours entre les lignes sans être relevé, ni pansé. A dû ensuite être amputé des deux jambes.
- Sergent-major PANTIN, 5^e d'infanterie** : a fait preuve d'un dévouement admirable, le 16 février, en restant de treize heures à dix-huit heures auprès de son capitaine grièvement blessé et tombé sur un terrain battu par la mousqueterie et les mitrailleuses ennemies et soumis à un bombardement intensif. A refusé de quitter son officier malgré les ordres et les prières de ce dernier; a aidé à l'emporter dès que la chute du jour l'a permis. Blessé.
- Sergent MELCHISSEDEC, 249^e d'infanterie** : a fait preuve d'un entrain, d'une énergie et d'un courage de tous les instants. Grièvement blessé dans les tranchées, a subi l'énucléation de l'œil droit, dont il supporte la perte avec la plus patriotique résignation.
- Soldat TROTET, 123^e d'infanterie** : faisant partie d'une section de travailleurs et blessé au coude par un éclat d'obus, continua à suivre ses camarades et montra par son énergie et sa bravoure le plus bel exemple d'héroïsme aux jeunes soldats de la classe 1914 incorporés à la compagnie depuis deux jours seulement. Amputé.
- Soldat MENDIBURRU, 144^e d'infanterie** : jeune soldat de la classe 1914, a montré dès son arrivée au front un bon esprit militaire, et en toutes circonstances s'est fait remarquer par son sang-froid, son courage et son mépris complet du danger; blessé très grièvement, le 30 novembre, a montré un grand courage en supportant stoïquement ses souffrances pour ne pas frapper l'esprit de ses camarades.
- Canonier BAROUILLET, 24^e d'artillerie** : blessé le 26 janvier, pendant qu'il procédait à un travail d'aménagement sur la position de son groupe, d'un éclat d'obus qui lui écrasa le coude droit. A eu sous le feu une attitude calme et courageuse, refusant l'aide de ses camarades pour se rendre au poste de secours et plaisantant avec les brancardiers malgré la gravité de sa blessure. Amputé du bras droit.
- Soldat CORN, 348^e d'infanterie** : étant de service dans les tranchées, a été blessé par un éclat d'obus lui occasionnant la perte de l'œil droit et compromettant la vision de l'œil gauche. Bon et très brave soldat.
- Canonier PAIN, 3^e d'artillerie lourde** : a fait preuve, en toutes circonstances, d'une bravoure et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Le 27 janvier, un obus ayant tué deux officiers et blessé deux autres officiers à l'observatoire de la batterie, a transporté sous le feu les deux officiers blessés dans l'abri du téléphone, s'est mis à la disposition de l'un d'eux pour continuer le tir et a transmis avec un calme parfait les ordres à la batterie et ramené ensuite les officiers blessés.
- Sergent DELOCHE, escadrille C. 11** : pilote fin et adroit, ayant du coup d'œil et de la décision. A fait depuis le début de la campagne de nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi et par des temps qui rendaient son avion particulièrement vulnérable. Le feu s'étant récemment déclaré à bord de l'appareil qu'il pilotait au cours d'une reconnaissance, a pu, grâce à son sang-froid et à son habileté, sauver sa vie et celle de son passager en réussissant à atterrir normalement après une descente verticale de 800 mètres, l'appareil en feu.
- Maitre-pointeur VANWOLLEGHEM, 27^e d'artillerie** : blessé une première fois sur le champ de bataille et revenu sur le front. Blessé pour la deuxième fois le 12 février, étant à son poste près d'une pièce qui a éclaté. Quoique grièvement blessé, a refusé de se laisser emmener, gardant tout son calme et se préoccupant de l'état de ses camarades.
- Maréchal des logis ROUSSEAU, artillerie de corps du corps colonial** : excellent sous-officier dont le courage et le dévouement ne se sont jamais démentis depuis six mois qu'il est en campagne sans avoir un jour de repos. Blessé grièvement le 2 février.
- Sergent ECUVILLON, 43^e bataillon de chasseurs** : commandant un petit poste attaqué par des forces supérieures, a été blessé d'une balle à la face dès le début de l'engagement. A conservé son commandement pendant plus d'une heure, sous un feu violent, et ne l'a quitté qu'à l'arrivée de son commandant de compagnie, venu pour renforcer la ligne.
- Adjudant DANJEAN, 338^e d'infanterie** : commandant d'un petit poste violemment attaqué dans un village par une compagnie, le 12 février, a su, grâce à son attitude de chef brave et décidé, ainsi qu'à ses bonnes dispositions prises, maintenir ses hommes sous le feu, puis repousser l'assaut trois fois renouvelé avec des cris perçants, en infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi.
- Sergent-major POUPON, 71^e bataillon de chasseurs** : a maintenu sous un feu violent, avec un sang-froid digne d'éloges, une fraction qui avait pour mission de protéger le repli de la section. Blessé grièvement, a renvoyé au combat un groupe de chasseurs qui s'étaient précipités pour l'emporter.
- Sergent PERROTEL, 4^e de marche de zouaves** : commandant une patrouille le 5 novembre, s'est trouvé subitement, la nuit, en présence d'un groupe ennemi commandé par un officier. A la sommation de : « Haut les mains, rendez-vous ! », a fait exécuter un feu et a ainsi dispersé ce groupe qui s'est réfugié dans une maison. N'a pas hésité à pénétrer dans cette dernière et y a été blessé grièvement.
- Sergent CHAFOTTE, 4^e de marche de zouaves** : au combat du 6 novembre, et alors que quatre agents de liaison venaient d'être tués ou blessés grièvement, s'est offert pour la transmission des ordres qu'il a assurée avec un mépris absolu de la mort. Avait été antérieurement proposé pour une citation à l'ordre de l'armée pour l'audace et le courage déployés en plaçant des fils de fer en avant d'une tranchée construite à moins de 100 mètres des Allemands qui ne cessaient de tirer.
- Adjudant YSEBAERT, 4^e de marche de zouaves** : blessé une première fois le 16 septembre, est resté à la tête de sa section. Blessé de nouveau au combat du 30 octobre, ne s'est laissé évacuer que sur l'intervention de son capitaine et après avoir assuré l'exécution des ordres de sa section.
- Maréchal des logis MARY, 32^e d'artillerie** : sous-officier d'une rare énergie, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, qui, depuis le début de la campagne, remplit les fonctions d'éclaireur d'objectif et d'observateur aux tranchées. A maintes reprises et dans les circonstances les plus périlleuses, a rendu les plus signalés services et contribué très efficacement, au dire même des officiers d'infanterie qui le voyaient à l'œuvre, à l'échec d'attaques ennemies et au succès des nôtres. Vient de se signaler à nouveau par un acte de courage et de camaraderie de combat en emportant dans ses bras, au milieu des balles, un zouave blessé qui l'accompagnait, et revenant immédiatement ensuite, par le même chemin périlleux, à son poste d'observation.
- Sergent FROMENTIN, 168^e d'infanterie** : a montré le plus grand courage en sortant le premier d'une tranchée pour se précipiter avec ses hommes sous le feu de l'ennemi, dans l'entonnoir produit par l'explosion d'un fourneau de mine. A été grièvement blessé. Félicité par son chef de bataillon, lui a répondu simplement : « Je suis heureux d'avoir fait mon devoir ».
- Caporal QUINQUENET, 167^e d'infanterie** : âgé de cinquante-neuf ans, s'est engagé pour la durée de la guerre dans un corps actif; donne en toute occasion, au combat ou dans la vie pénible des tranchées, l'exemple le plus réconfortant par ses paroles et ses actes; témoignant d'un courage remarquable, plein d'entrain et de bonne humeur, supporte vaillamment les fatigues les plus dures, relevant d'un mot le moral de ses jeunes camarades.
- Maréchal des logis PETIT, 5^e d'artillerie à pied** : au cours de combats sous bois, a brillamment dirigé à plusieurs reprises le tir des pièces de 90 placées près des tranchées de première ligne. A montré un sang-froid, une présence d'esprit et une énergie hors de pair en utilisant au dernier moment ses boîtes à mitraille pour arrêter une contre-attaque ennemie.
- Maréchal des logis RENARD, 44^e d'artillerie** : n'a cessé, depuis trois mois, de montrer un rare courage et un imperturbable sang-froid dans les fonctions d'observateur que, sur sa demande, il remplissait en permanence de jour et de nuit, dans un poste incessamment bombardé. Y a rendu d'exceptionnels services. Blessé sérieusement de six éclats d'obus, le 4 février, au moment où, le téléphone étant coupé, il allait porter lui-même un renseignement.
- Inspecteur de la sûreté MATHIEU, affecté au quartier général d'un détachement d'armée** : excellent agent, a été chercher plusieurs fois des renseignements près des lignes ennemies. A fait preuve, depuis le début de la campagne, du plus grand dévouement et du plus absolu mépris du danger. Grièvement blessé, le 6 février.
- Canonier LAFON, 30^e d'artillerie** : atteint de blessures graves ayant d'abord nécessité l'amputation de la cuisse droite, dut subir cinq jours plus tard l'amputation de la cuisse gauche. A fait preuve d'un grand courage dans ces circonstances douloureuses et, après avoir été amputé pour la seconde fois, a dit : « On ne saurait trop souffrir pour notre France, pour notre belle France ».
- Sergent-major DEBEUVE, 91^e d'infanterie** : blessé grièvement à la tête de sa section alors que pour la troisième fois il la reportait brillamment en avant sous un feu très violent, le 10 août.
- Sergents MONTMORENCY et GRISARD, caporaux NAMUR, LAMBERT et PREVOST, 91^e d'infanterie** : ont entraîné brillamment leurs hommes dans le mouvement en avant exécuté par la 8^e compagnie, le 10 août, et ont été blessés.
- Soldat MEZE, 120^e d'infanterie** : a reçu une balle et trois coups de lance en se portant à l'aide de son officier, poursuivi par cinq cavaliers ennemis.
- Brigadier FRUCHARD et cavalier HERMANT, 19^e chasseurs** : ont été blessés en chargeant avec un officier et trois autres cavaliers une trentaine de cavaliers ennemis qu'ils ont obligé à fuir.
- Caporal QUEUTSCHE, 2^e bataillon de chasseurs** : gravement blessé au combat du 12 août en voulant indiquer à ses hommes un objectif peu visible. A fait preuve sous le feu de la plus grande énergie en restant à son poste malgré sa blessure.
- Soldat MEYA, bataillon n° 1, colonne du Cameroun** : a fait preuve, aux combats des 23 et 24 octobre, comme infirmier, d'un courage et d'un dévouement absolus, et a été blessé très grièvement, le 24 octobre, d'une balle à la tête ayant entraîné la perte d'un œil, en soignant un officier sur la ligne de feu.
- Caporal GAUTHIER, compagnie européenne de la colonne du Cameroun** : au cours du combat du 26 novembre, tout le personnel européen de la section de mitrailleuses ayant été mis hors de combat dès le début de l'action, s'est proposé pour faire fonctionner une pièce, y a réussi malgré un feu violent, a reçu deux blessures et est retourné au feu dès qu'il a été pansé. A continué à servir la pièce jusqu'à ce que des projectiles ennemis l'aient mise hors de combat; a reçu une troisième blessure à la main gauche.
- Adjudant RICHARD, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun** : blessé grièvement d'une balle dans les reins en portant sa section en avant au combat du 24 octobre, dans la marche sur Edea.
- Caporal DROUX, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun** : a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid en mettant sa mitrailleuse en batterie sous un feu violent et en gardant son calme et sa présence d'esprit après avoir été blessé à la cuisse gauche.
- Canonier CATTIN, batterie de marche de la colonne du Cameroun** : a été grièvement blessé au combat de Muang-Kong, le 24 octobre, en remplissant avec un entrain et un sang-froid remarquables les fonctions de pointeur.
- Caporal IBRAHIMA CISSE, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun** : blessé de trois balles, s'est fait remarquer par son entrain et par les encouragements qu'il prodiguait aux tirailleurs alors qu'il ne pouvait plus les suivre.

Le Gérant: G. CALMERS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.